

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Quand l'esprit humain...	Abbé R.-G. van den Hout
Simple esquisse de Saint Vincent de Paul	René Benjamin
Chante, chanteur de Dieu!	Dom A.-M. Achard, O. S. B.
A saint Christophe	Alexandre Masseron
Le Cardinal Sterckx et la liberté de l'enseignement	Abbé A. Simon
Les idées et les faits : Chronique des idées : Bruges la Sainte, Mgr J. Schyrgens. — France. — Pologne. — Etats-Unis. — Indes.	

La Semaine

♦ *A Bruges, la ville, la province et le diocèse se sont officiellement consacrés au Sacré-Cœur.*

Cérémonie magnifique et consolante.

Le XIX^e siècle a laïcisé les institutions européennes. Les sociétés, comme telles, ignorent Dieu, son Christ et son Eglise. Malgré les enseignements répétés des Papes, le libéralisme triompha et Dieu fut chassé de la vie publique des nations. Dans le traité de Versailles, ce statut organique d'un monde nouveau, le nom de Dieu ne figure plus que dans le sceau d'un des signataires.

Et pourtant les Etats comme les individus doivent au Père, Créateur de toutes choses, et à Son Fils qui reçut les Nations en héritage, Foi et Adoration.

Chefs d'Etat, en tant que tels, Parlements, en tant qu'expression de la volonté collective, ont envers Dieu des devoirs spéciaux. Et le grand crime de l'Europe — comme le rappela publiquement pendant la guerre le Cardinal Mercier — c'est cette apostasie officielle des Etats, qui ne connaissent plus la religion que comme objet de législation.

Evidemment une commune, une province, un diocèse, ne sont pas des sociétés parfaites, n'étant ni autonomes, ni indépendants. Mais l'admirable exemple de la Flandre catholique n'en est pas moins une splendide manifestation de Foi, un rappel opportun des devoirs religieux des collectivités humaines, un vibrant acte d'amour qui vaudra — nous voulons le croire — non seulement à la ville, à la province, au diocèse qui reconnuent solennellement et proclament avec éclat la Royauté de Notre Seigneur, mais à toute la Belgique, une abondance de grâces et de bénédictions.

♦ *La démocratie politique se débat, en France, dans les spasmes de l'agonie.*

Dix ministères en un an!

Et l'incapacité, l'impuissance radicale du régime apparaissent évidentes et incurables.

Une victoire magnifique a été complètement gâchée par des institutions mortelles.

Déjà le démocratism politique français avait appelé la guerre comme le gouffre attire le torrent. L'inprévoyance, l'inpréparation, avaient livré le pays à l'invasion.

La guerre fut gagnée — quand même — grâce à Clémenceau qui mit la démocratie politique en poche.

Hélas! Pélectoralisme, la surenchère, la lutte stérile des partis reprirent de plus belle, une fois le danger passé. Et voilà la France victorieuse tout au bord de l'abîme.

Elle ne se sauvera qu'en rejetant le régime qui la tue lentement. Et si d'aucuns parlent encore naïvement d'amour de la démocratie et de sens de la liberté — en ce temps où la corruption règne en maître et où l'or dicte la loi — jamais les institutions démocratiques n'ont été aussi méprisées qu'elles le sont à l'heure actuelle.

La colère du peuple souverain gronde et menace d'éclater.

Le peuple souverain! Les yeux s'ouvrent, et il s'aperçoit que sa prétendue souveraineté n'est qu'un odieux esclavage. L'or, et l'or étranger surtout, tient les démocraties à la gorge...

On avait promis au peuple souverain qu'il bâtirait de ses mains son propre paradis; il commence à comprendre qu'il n'a pu que se forger de bien lourdes chaînes.

Et la France se donnera demain au sauveur qui la libérera de cette horrible sujétion.

Quelle revanche pour la doctrine catholique, que cette démonstration par les faits de la vérité de ses enseignements!

Laïcité officielle, libéralisme, croyance à la bonté native de l'homme, le nombre générateur de toute loi, et les individus décidant également de tout, ces erreurs essentielles des démocraties politiques contemporaines ne pouvaient que conduire au chaos.

Tôt ou tard, les peuples qui veulent vivre devront les renier. Et si l'Europe revient un jour au bon sens et à la vérité, c'est l'Italie fasciste qui lui aura montré la voie...

Quand l'esprit humain...

L' « instructeur mondial » va venir ! M^{me} Annie Besant, l'octogénaire qui préside aux destinées de la Société Théosophique, en est fermement convaincue, et il se trouve des milliers d'Européens — et même des Belges ! — pour le croire.

M^{me} Besant vint conférencier à Bruxelles, cette semaine, et voici, en substance, d'après le compte rendu sympathique du plus répandu des journaux de la capitale, ce qu'elle dit à son auditoire :

La conception d'un grand Instructeur mondial, d'un Grand Etre divin qui prend la forme de l'homme quand il veut venir apporter sa sagesse dans le monde, est très répandue en Orient. Il se manifeste généralement aux heures où l'humanité anxieuse attend un remède à des maux exceptionnels et la soutient alors de son amour et la guide dans son évolution pénible vers la perfection.

Un seul Etre possède ce titre et ces pouvoirs. Il est présent aussi à la naissance de chaque type humain nouveau et teinte, si l'on peut dire, d'une coloration nouvelle pour chaque religion les vérités éternelles de la Religion.

La conférencière étudie ce phénomène à travers l'histoire des races et sous-races. La race aryenne primitive, installée dans l'Asie centrale donna naissance à plusieurs sous-races qui émigrèrent dans différentes contrées du globe. Le Grand Instructeur s'appela, il y a quatre mille ans, Tot en Egypte. Il enseigna la science et la sagesse dans les mystères d'Isis. Plus tard, en Perse, sous le nom de Zoroastre, il donna l'idée de la pureté. Plus tard encore, en Grèce, il s'appela Orphée et enseigna la conception de la Beauté. Enfin, dans sa dernière apparition sur la terre, il y a deux mille ans, il prit le nom de Christ et apporta la notion de l'individualité, des droits et des devoirs de chaque homme.

Les recherches des ethnologistes font prévoir la naissance prochaine d'un nouveau type d'humanité qui manifestera comme qualité dominante l'intuition (1). Les problèmes économiques insolubles de l'heure, les souffrances actuelles de l'humanité, tout nous prouve, affirme énergiquement M^{me} Annie Besant, que l'arrivée du Grand Instructeur est imminente.

Mais ce n'est là qu'une démonstration purement logique et intellectuelle. Il en est une autre, qui peut s'opérer au moyen de la Yoga. Cette pratique mystique, par l'exercice d'une vie pure, d'un régime alimentaire non carné, de la proscription du tabac et de l'alcool, et surtout par la domination des émotions, soumises au contrôle de la volonté et du mental, permet de s'unifier avec la conscience universelle, de quitter le corps physique, et, voyageant dans un corps plus subtil, d'étudier les mondes dits invisibles.

C'est grâce à cette discipline, à ces investigations dans le monde spirituel que la conférencière est parvenue à acquérir la certitude de la venue prochaine du Grand Instructeur.

« J'en doute d'autant moins, a dit, en terminant, avec une

conviction profonde, M^{me} Annie Besant, qu'il me l'a dit lui-même. »

Quel amas d'absurdités ! direz-vous, et quelle absence totale de toute démonstration, du moindre commencement de preuve...

Et c'est bien ce qu'il y a de plus remarquable dans le théosophisme. Les affirmations les plus fantaisistes, les théories les plus invraisemblables, les élucubrations les plus incohérentes, les déclarations les plus contradictoires et les plus abracadabrantes y voisinent, mais jamais, au grand jamais, la plus petite preuve n'est fournie.

Le « Mahâtma », le « Maître », a dit...

Lisez le livre que René Guénon a consacré au théosophisme (1) et vous serez fixé sur les fameux « Mahâtmas ».

« Quand l'esprit humain s'éloigne du catholicisme, il n'est aucune absurdité qu'il ne finisse par admettre » aimait à répéter un de nos maîtres de Louvain.

* * *

Il faut lire dans Guénon les mensonges, les impostures, les fraudes patentes, les duperies avérées, sur lesquels la Russe, M^{me} Blavatsky, d'abord, puis l'Anglaise, M^{me} Besant, qui lui succéda, édifièrent ce monument de contradictions et d'absurdités qu'est le théosophisme occidental.

Les bras vous en tombent. Pauvre humanité, si fière pourtant de ses progrès, si orgueilleuse de ses découvertes et de sa civilisation !

Et on la trompe, et on la berne, et on l'égare, malgré les conquêtes définitives de la science et les victoires de la raison, comme on trompe, berne et égare de pauvres petits enfants.

« Que doit-on faire — dit un jour M^{me} Blavatsky — quand, pour gouverner les hommes, il est nécessaire de les tromper ; quand, pour leur persuader de se laisser conduire où vous voulez, vous devez leur promettre et leur montrer des joujoux?... Supposez que mes livres et le *Théosophist* (sa revue) aient été mille fois plus intéressants et plus sérieux, croyez-vous que j'aurais eu le moindre succès quelque part, si derrière tout cela il n'y avait pas eu les « phénomènes » (2)?... Savez-vous bien que, presque invariablement, plus un « phénomène » est simple et grossier, plus il a de chances de réussir ? L'immense majorité des individus qui se considèrent et que les autres considèrent

(1) Le compte rendu d'un autre journal est plus précis sur ce point : « Le type nouveau de l'homme qui précède invariablement l'« Instructeur » est d'ailleurs déjà paru... en Californie, où l'on trouve des enfants merveilleux qui ont le don de reconnaître la vérité, d'instinct, sans raisonnement. »

(1) *Le Théosophisme*, l'histoire d'une pseudo-religion, par René GUÉNON, Paris 1921.

(2) M^{me} Blavatsky fait allusion aux « phénomènes » spirites qu'on lui attribuait et qui n'étaient que de la supercherie vulgaire.

comme habiles est inconcevablement bête. Si vous saviez seulement combien de lions et d'aigles, dans tous les coins du globe, se sont changés en ânes à mon coup de sifflet, et ont agité avec obéissance leurs grandes oreilles au moment où je forçais la note ! »

Mais où donc est le sens critique de ces gens-là ? Si on employait à l'égard du théosophisme ne serait-ce que la millième partie de l'esprit critique et du scepticisme avec lesquels on examine et on scrute les moindres détails de la doctrine catholique, il ne resterait rien de cette vaste supercherie.

Seulement, voilà : le catholicisme est vrai, et toutes les puissances des ténèbres, toutes les erreurs, mettent tout en œuvre pour le battre et le contrebattre, parce qu'il y va du salut des âmes, salut que Satan, le Prince de ce monde, s'acharne à empêcher.

* *

Après une vie des plus agitées, où spiritisme, franc-maçonnerie, occultisme, hypnotisme et magnétisme se mêlent et s'enchevêtrent, M^{me} Blavatsky finit par grouper des milliers de fidèles auxquels elle transmettait ce que lui enseignaient les soi-disant « Mahâtmas », censés, pour la plupart, habiter le Thibet et qui, de là-bas, envoyaient leurs messages...

Malheureusement, que de « Maîtres » invoqués qui se révélèrent.. inventés, et n'existèrent jamais que dans l'imagination de M^{me} Blavatsky ou dans celle de M^{me} Besant !

Parfois la fraude était flagrante comme quand Solovieff « trouva dans un tiroir un paquet d'enveloppes chinoises, exactement pareilles à celles dans lesquelles étaient habituellement contenues les prétendues lettres des Maîtres » ; parfois la duperie était avouée : un complice se vanta lui-même un jour d'avoir « fabriqué et montré des Mahâtmas en mousseline » à des fidèles accourus pour assister aux soi-disant apparitions.

M^{me} Blavatsky mourut en 1891. Sa vie semble une gageure, comme d'ailleurs celle de M^{me} Besant : comment est-il possible de tromper, et de tromper tant de monde, pendant tant d'années ?

De M^{me} Blavatsky — qui écrivit beaucoup — retenons cette déclaration : « Notre but n'est pas de restaurer l'hindouisme, mais de balayer le christianisme de la surface de la Terre ».

Profession de foi à souligner, car, depuis, le théosophisme s'applique à ne pas effaroucher les chrétiens... La même tactique toujours depuis que le monde est monde et qu'Eve fut tentée.

* *

L'hindouisme ! Est-ce donc l'Orient que le théosophisme veut amener en Occident ? Erreur profonde, affirme M. Guénon.

« Nous ne saurions trop insister sur ce point que le théosophisme ne représente absolument rien en fait de pensée orientale authentique, car il est tout à fait déplorable de voir avec quelle facilité les Occidentaux, par suite de l'ignorance complète où ils sont généralement de celle-ci, se laissent abuser par d'audacieux charlatans ; cela arrive

même à des orientalistes professionnels, dont la compétence, il est vrai, ne dépasse guère le domaine de la linguistique ou celui de l'archéologie. Quant à nous, si nous sommes aussi affirmatif à ce sujet, c'est que l'étude directe que nous avons faite des véritables doctrines orientales nous en donne le droit ; et, de plus, nous savons très exactement ce qu'on pense du théosophisme dans l'Inde, où il n'eut jamais le moindre succès en dehors des milieux anglais ou anglophiles ; la mentalité occidentale actuelle est seule susceptible d'accueillir avec faveur des productions de ce genre. Nous avons déjà dit que les vrais Hindous ont pour le théosophisme, quand ils le connaissent, un profond mépris ; et les chefs de la Société Théosophique s'en rendent si bien compte que, dans les bureaux que leur organisation possède aux Indes, on ne peut se procurer aucun de leurs traités d'inspiration soi-disant orientale, mais seulement des ouvrages relatifs au christianisme. »

« Et en 1893, M. Nagarkar, membre du *Brahma Samâj*, et par conséquent peu suspect d'une hostilité de parti pris, déclarait à Londres, que le théosophisme n'était regardé dans l'Inde que comme « une vulgaire ineptie », et il répondait à ses contradicteurs : « Vous n'aurez pas la prétention, je suppose, vous qui connaissez à peine les choses de votre propre contrée, de m'apprendre les choses de mon pays et de ma compétence ; vos Mahâtmas n'ont jamais existé et sont simplement une plaisanterie (*joke*) de M^{me} Blavatsky, qui a voulu savoir combien de fous pourraient y croire ; donner cette plaisanterie pour une vérité, c'est se rendre complice de la fausseté. »

* *

Mais venons en à M^{me} Besant. Quelle odyssee encore que cette vie ! Femme d'un ministre anglican, mère de deux enfants, elle quitta son mari, s'en fut vivre avec le libre penseur Charles Bradlaugh, fit de violentes campagnes anti-religieuses, fut emprisonnée pour propagande néo-malthusienne, vint prêcher l'athéisme, le républicanisme, l'enterrement civil, etc., au congrès des libres penseurs tenu à Bruxelles, en 1880, où elle s'écria, dans le discours de clôture, qu'il fallait « avant tout combattre Rome et ses prêtres, lutter partout contre le christianisme et chasser Dieu des cieux »...

A tout péché, miséricorde ! Et si M^{me} Besant s'était faite catholique — comme le fit sa fille, mariée en Australie — il n'y aurait qu'à répéter une nouvelle fois : il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit...

Mais en fait de conversion, il n'y eut que celle de M^{me} Besant au théosophisme. Elle n'avait jamais eu la tête très solide. M^{me} Blavatsky la « conquit » et la suggestionna tout de suite, en 1889, quand elles firent connaissance et, depuis 1891, M^{me} Besant est présidente de la Société Théosophique. Il faut lire cette histoire là ! On croit rêver. Guénon a mille fois raison quand il écrit : « le meilleur moyen de combattre le théosophisme, c'est à notre avis, d'exposer son histoire telle qu'elle est. » Et qu'il se trouve de braves gens pour « croire », malgré tout, vous ouvre des horizons insoupçonnés sur la crédulité humaine. Quelle

humiliation pour la raison, en plein XX^e siècle — le siècle de la Critique (avec une majuscule), qui accumula contre le catholicisme les objections les plus savantes et les plus ingénieuses — que les succès de M^{me} Besant!

Comme nous ne pouvons songer à résumer ici les principaux enseignements théosophiques, bornons-nous à parler du « Messie futur », du « Grand Instructeur » dont la venue est proche, et du « disciple » du Christ en qui s'incarnera bientôt « celui qui doit venir ».

On ne trouva pas tout de suite le sujet idoine. Une première tentative échoua piteusement.

« C'était à Londres, où une sorte de communauté de théosophistes existait alors dans un quartier de St-Johns Wood; on y élevait un jeune garçon, à l'air malingre et peu intelligent, mais dont les moindres paroles étaient écoutées avec respect et admiration, car ce n'était rien moins, paraît-il, que « Pythagore réincarné »...

« Mais revenons à Pythagore, ou plutôt au jeune garçon que l'on destinait à lui fournir un nouveau « véhicule » : au bout de quelque temps, le père de cet enfant, un capitaine en retraite de l'armée britannique, retira brusquement son fils des mains de M. Leadbeater, qui avait été spécialement chargé de son éducation. Il dut même y avoir quelque menace de scandale, car M. Leadbeater fut, en 1906, exclu de la Société Théosophique, pour des motifs sur lesquels on garda prudemment le silence; ce n'est que plus tard qu'on eut connaissance d'une lettre écrite alors par M^{me} Besant, et dans laquelle elle parlait de méthodes « dignes de la plus sévère réprobation ». Réintégré cependant en 1908, après avoir « promis de ne pas répéter les conseils dangereux » donnés jadis par lui à des jeunes gens, et reconcilié avec M^{me} Besant dont il devint même le collaborateur constant à Adyar, M. Leadbeater devait jouer encore le principal rôle dans la seconde affaire, beaucoup plus connue, et qui allait aboutir à un dénouement presque similaire. »

Cette seconde affaire est celle des frères Krishnamurti et Nityananda. Ce dernier est mort; le premier est celui au sujet duquel M^{me} Besant déclara, sous la foi du serment, au cours d'un procès à Madras, « qu'elle s'était trouvée dans la présence du Chef Suprême de l'Évolution de la Terre (le Logos planétaire); qu'elle a été consciemment présente à l'« Initiation » de Krishnamurti à un certain endroit dans le Thibet; qu'elle a toute la raison de croire que Je Christ, ou le Seigneur Maitreya, ainsi qu'on le nomme en Orient, se servira, d'ici quelques années, pour son travail parmi les hommes, du corps du disciple Krishnamurti, de même qu'il y a deux mille ans Il se servit du corps du disciple Jésus; et qu'à une certaine réunion à Bénarès, le Christ avait paru et, pendant quelques minutes, avait « adombré » Son Elu ».

C'est ce jeune Hindou, né en 1898, qui présidera, cette semaine, le Congrès mondial de Théosophisme qui se tient en Hollande.

Quand l'esprit humain...

* *

Il n'y aurait qu'à rire de la mauvaise plaisanterie qu'est le théosophisme, si « cette mauvaise plaisanterie, loin d'être

inoffensive, n'avait fait bien des victimes et ne continuerait à en faire de plus en plus ».

Depuis la guerre surtout, le nombre des théosophistes s'est considérablement accru : « On prétend même qu'il atteindrait aujourd'hui cinquante mille (membres de la Société Théosophique) et, au Congrès de Paris, trente-trois nations étaient représentées. »

En juillet 1919, une décision de la Congrégation du Saint-Office condamnait le théosophisme « dont les doctrines ne sont pas conciliables avec la foi catholique ».

Les catholiques — ceux qui ont la foi — savent donc à quoi s'en tenir. Mais que de baptisés, tombés dans l'indifférence, que l'au-delà tourmente, et qui se sentent attirés vers cette religion nouvelle qui a l'air de ne pas renier Jésus, dont les théories de la survie, de la réincarnation, etc., nourrissent certains sentiments et calment certaines inquiétudes.

C'est évidemment dans les pays protestants où l'idée chrétienne est en pleine décomposition, que le théosophisme fleurit. Le libre examen, l'absence de toute autorité qui définit, décide et condamne, devaient, de toute nécessité, conduire le protestantisme à toutes les déformations et même à toutes les aberrations.

Mais la déchristianisation des nations catholiques prépare la voie, chez nous aussi, aux plus tristes abdications.

Et si nous avons conservé plus de bon sens que les peuples anglo-saxons, ne faisons toutefois pas les fiers : ne connaissons-nous pas l'antoinisme?...

« Quand l'esprit humain s'éloigne du catholicisme, il n'est aucune absurdité qu'il ne finisse par l'admettre. »

Abbé R.-G. VAN DEN HOUT.

Simple esquisse de Saint Vincent de Paul

Je sais que plusieurs écrivains sont en train de préparer un Vie de saint Vincent de Paul. Il semble que le dépit d'une paix sans grandeur, après une guerre héroïque, donne aux esprits avides de poésie le goût de remettre en scène quelques existences du passé, brillantes par le sacrifice ou par le génie. Manière d'oublier un instant l'affreux visage de nos politiciens...

Je ne prétends pas au mérite d'écrire comme eux l'histoire de saint Vincent de Paul. Mais m'étant mis moi-même, pour mon profit, à l'étude de cette figure si noble, j'en ai voulu tracer l'esquisse, et dans cette ébauche d'un portrait, je n'espère d'être que l'ami du peintre, celui qui apporte les couleurs et dit avec modestie : « Voici, me semble, celles qui conviendraient peut-être. »

Spectacle adorable qu'un enfant pur, qui aime et qui croit, qui ne voit de mystère nulle part, même dans le ciel, et qui appuie sa petite candeur à la grande simplicité de Dieu! Vincent de Paul n'avait pas dix ans, quand rapportant un soir — un soir que le crépuscule était doré — de la farine à sa mère, une pauvre

lui dit avec un mauvais oeil : « Veux-tu qu'on t'aide, petit? » Il ouvrit son sac : « Si vous en prenez pour vous, Madame, ce serait moins lourd pour moi... » Première fois qu'il fit la charité, ne sachant pas encore qu'elle était une vertu, mais son cœur s'était ouvert avant son esprit, aidant au départ d'une grande existence.

L'esprit, pour cela, ne demeura point fermé. Vincent gardait le troupeau paternel, et déjà possédait le bon sens de ceux qui vivent en harmonie avec l'instinct des bêtes et la sagesse des saisons. Une vraie grâce en cette fin de XVI^e siècle, où peuple, cour, clergé étaient la proie du même désordre. Sur le dos du peuple, on s'était battu si longtemps, que misérable et roué, il n'aspirait plus qu'à dormir. L'ignorance est un premier sommeil : elle ne lui pesait pas. Après tant de tueries au nom de la religion, ses meules incendiées, sa maison détruite, comment un simple homme de la terre aurait-il su ce qu'est Dieu? Du reste, il n'avait guère de prêtres pour le lui dire. « Dans mon seul diocèse, écrivait un prêtre tremblant de honte, j'ai sept mille prêtres ivrognes ou impudiques! »

Il eût du moins fallu qu'au Louvre se vît un signe d'autorité; mais les gens de cour n'étaient pas plus soucieux du pays que de leur propre salut. Il ne s'y agitait que des princes en révolte contre le roi, et qui se ruaient au duel comme pour s'assurer d'une mort aussi vaine que leur vie.

Dans cet égarement de tous, quelle marque du ciel qu'un esprit clair et sans orgueil!

Vincent de Paul était né près de Dax, dans une contrée paisible, en 1576. Lorsqu'il eut ses douze ans, son père le retira de la société des bêtes et le mit en ville dans un collège de religieux. Il s'en privait ainsi pour le faire étudier. « C'est que, disait-il, je lui trouve de la jugeotte. » L'enfant était doux, taciturne, parfois mélancolique. Il apprit avec confiance et docilité.

Vers sa seizième année, son père, plein de bon sens, voulant mêler pour lui l'usage de la vie à la pratique des livres, l'offrit à un avocat comme précepteur de ses enfants. Cet homme de robe fut content de lui : « Il répand une parfaite odeur par sa vertu, dit-il bientôt. J'aimerais, pour moi, qu'il devint homme d'Eglise. » Et le père de répondre : « J'y songeais... Tout me dit qu'il peut s'y élever jusqu'à une place brillante. » Restait à prendre l'avis de Vincent. Il était devant un miroir, et, plein de bonne humeur :

— Je suis, en effet, dit-il, bien laid pour les hommes... Le mieux est de me donner à Dieu qui, étant l'indulgence, voudra de moi.

Seulement, il s'agissait de prolonger de difficiles études. Ses parents vendirent une paire de bœufs. Vincent fut tout ému. « Adieu, chères bêtes, balbutia-t-il en leur donnant une longue caresse. Est-il donc vrai que, grâce à vous, je puis devenir un homme assez savant pour évangéliser les pauvres, qui ne savent rien, ainsi que fit Jésus-Christ qui savait tout? »

Il partit pour Toulouse. Il y commença sa théologie, laquelle a bien du rapport, chaque fois qu'elle parle à la raison, avec les solides églises de l'art roman. Mais il devait achever l'étude de cette science qui porte l'âme aux cieux, dans Saragosse, terre espagnole, où le mysticisme est une fleur naturelle. Et de la sorte, son esprit et son cœur mirent Dieu pour jamais à la place royale qui est sienne.

C'est en l'année 1600, après son retour en France, qu'il dit, à vingt-quatre ans, sa première messe. Quel tremblement il eut de la majesté de cet acte! Il rêvait d'être seul avec Dieu. Il lui fallait du moins supporter un servent. Il l'emmena dans une chapelle perdue au flanc de la montagne.

Dès lors, il se montra d'une piété plus fiévreuse; il connut des tentations; et il écrivit une profession de foi, qu'il plaça sur son cœur. Il la touchait lorsqu'il était tenté.

Oublia-t-il cette précaution le jour où vint la nouvelle qu'il héritait d'un homme généreux? Il apprit du même coup qu'un

débiteur de ce mort était en fuite et il se sentit devenir un créancier. Ardeur de la jeunesse! Même chez les plus élevés, elle n'est jamais détachée de tout, ne serait-ce que de la justice! Bref, il part pour Marseille où il exige son dû. Mais il se lie, dans cette ville de la facilité, avec un gentilhomme qui lui propose le retour par mer jusqu'à Narbonne. On est en juillet : la traversée sera belle. Vincent s'abandonne à ce plaisir permis.

Et pendant qu'un vent léger s'insinue dans les voiles, il rêve à l'harmonie de sa vie. Il marche sur ses trente ans. L'âge fort. Comme il se sent maître de soi! Dieu le récompense sans doute de son mérite. Et le voici qui trouve tout agréable : l'air, l'eau, l'horizon, surtout la silhouette de cette galère qui vient. « Quelle grâce! dit-il à son compagnon de route. »

A peine a-t-il parlé que le gentilhomme est tué, et lui-même a la jambe percée d'une flèche. Abordage, terreur; des coups, des cris, le meurtre. La gracieuse galère est un brigantin turc, en train de nettoyer minutieusement le golfe du Lion!

Vincent de Paul, enchaîné dans l'ombre de la cale, vit soudain plus clair en soi que sur le pont, dans le soleil. Il souffrait et il s'écria : « Mon Dieu, vous me découvrez la vérité de la vie! Je n'ai connu jusqu'ici que l'illusion des livres. Science et curiosité, pestes de l'esprit! S'agit-il de savoir? Il faut pâtir et mériter! » Son âme forte y était prête.

On le débarqua dans Tunis avec un paquet d'autres misérables qui gémissaient, tandis qu'il louait le Seigneur. C'était par une nuit noire, mais Vincent vit que le ciel était comblé d'étoiles. Il portait des fers, il n'était plus qu'esclave, mais il se rappela la confiance d'Abraham, quand celui-ci reçut l'ordre de sacrifier son fils; et au lieu de commettre le péché d'oublier Dieu en se fiant aux hommes, il ne vit même plus les hommes et il songeait à Dieu.

On l'habilla d'un hoqueton de laine, on le coiffa d'une bonnette. Il pensa : « J'ai le dos rond, un grand nez, un air niais; c'est bien l'accoutrement qui me va! » Il fut mis en vente, telle une bête de somme. Des amateurs vinrent le palper, tâter sa plaie, le faire courir. Il était souriant de bonne volonté.

Il le fut plus d'un an. Un pêcheur l'acheta, puis le revendit à un médecin, et celui-ci bientôt le céda à un homme riche, qui était un renégat, croyant avoir une heureuse vie entre trois femmes. Il se trouva que l'une d'elles fut touchée jusqu'à l'âme d'entendre Vincent de Paul chanter les louanges de Dieu, et, convaincue, ardente, elle pressa son maître de regagner la France en emmenant cet esclave. Il se laissa persuader; la chance leur sourit; et, par une lumineuse journée ils se trouvèrent dans Avignon, la ville aux forts remparts, au grand château, aux cloches claires, au fleuve large. Vincent était sauvé. Mais rien, maintenant, ne devait recouvrir à ses yeux la misère du monde. Il savait, par expérience, la peine des uns, la cruauté des autres, et il brûlait de défendre ceux-là contre ceux-ci.

Même à Rome, ville des villes, où il se trouva quelques semaines après ce retour, il ne put oublier. Du moins se modéra-t-il, réfléchissant que le feu, s'il n'est proportionné, risque seulement de détruire. Puis, c'était la cité du pape, celle où reposaient saint Pierre ainsi que saint Paul, et tant de martyrs auprès de tant de saints, souvenirs illustres enseignant tous que la misère est la constante histoire du monde. Aussi, la société française de la ville romaine eut beau le tenir en haute estime, chaque fois que le vice-légat ou quelqu'un des ministres de France lui montra le respect qu'il avait de ses vertus, il pensait aussitôt avec humilité aux scènes de l'esclavage : la place du marché brûlante de soleil, à son cou la pancarte « à vendre » et l'acheteur brutal qui lui ouvrait la bouche, comme on fait aux chevaux, pour voir s'il était sain.

C'est donc à contre-cœur, et seulement pour servir, qu'il accepta,

rentrant en France, d'aller lui-même exposer une secrète affaire à Sa Majesté. Il vit Henri IV, diable d'homme qui avait le génie de la séduction, et le félicita d'une voix si humaine, vibrant de tant d'esprit! Mais tandis que le Roi parlait : « Ma place, se disait Vincent, n'est pas à la cour où il y a trop d'appâts pour la vanité. » Et il retourna chez soi plein de modestie.

Un chez soi bien médiocre : simple chambre partagée avec un pauvre juge, à qui, peu de temps après, furent volés quatre cents écus. Ce juge sans jugement cria que Vincent était le voleur! Que fit celui-ci? Il fut bouleversé; il connut la colère. Puis, au lieu de se défendre, il tomba sur ses genoux, et il pria Dieu. Que pouvait-il d'autre? C'était l'avertissement qu'un prêtre ne doit pas vivre plus dans le monde qu'à la cour, puisqu'il ne peut y obtenir la paix qu'il faut aux justes. Et il se retira chez le père Bérulle, premier supérieur général de l'ordre de l'Oratoire, afin d'y faire quelque temps oraison.

Mais la misère le hantait, et il sentait que les simples et les pauvres l'appelaient. Il ne dormait plus; il demanda une cure; il obtint celle du village de Clichy. Des maisons de chaume, et des corps et des cœurs manquant de tout. Le feu de Dieu l'embrasait quand il courut vers eux : « Enfin, s'écriait-il, je vais travailler dans la vigne du Seigneur! »

Il visita, soigna, parla, pria; il fut un baume! Dans son église indigente, il montrait une telle piété en récitant les litanies de Jésus, dont il savourait chaque épithète d'honneur et de louange, que le cœur des assistants s'épanouissait, et il disait des messes si pures et si ferventes que les candides croyaient voir un ange à l'autel.

Mais le père Bérulle bientôt revint prêcher ce grand cœur, qui prêchait des cœurs simples, et il lui fit voir que dans un Etat puissant il n'y a pas que les petits mais les grands à soutenir, puisque l'exemple vient d'en haut. Le général des galères de France, Philippe-Emmanuel de Gondi, avait trois fils, trois jeunes seigneurs; ils devaient être trois espérances pour le pays. On leur cherchait un précepteur; le général songeait à Vincent de Paul; refuserait-il son secours?

Il se montra d'abord rebelle à ce raisonnement, et même il raisonna pour le contredire; lui, fils de paysan, qui avait gardé des troupeaux, faire partie de la maison d'un noble!

— Notre-Seigneur est né dans une étable, et il enseigna les rois! répondit sévèrement le père Bérulle.

A ces mots, Vincent de Paul sentit la crainte soudaine de préférer son agrément à son devoir, et vif comme il était, il accepta sur-le-champ, le cœur balancé entre l'amertume de laisser ses misérables ouailles et la joie plus haute de se sacrifier.

Cette joie ne fut pas longtemps sans mélange. A force de se sentir heureux par contrainte, il redouta jusqu'à ce triste bonheur. Et l'inquiétude le prit de ce qu'on le traitait trop bien. Comme son sacrifice était mince! M^{me} de Gondi, femme vertueuse, inquiète de ses devoirs, avait donné sa confiance à Vincent. Pour aimer mieux ses maîtres, il songeait, de son côté, qu'ils étaient faits à l'image de Dieu. Or, cette pensée lui donna du plaisir; il risquait de s'attacher; brusquement, il s'enfuit, tel Moïse de chez le Pharaon.

Il fut absent six mois : On apprit qu'il était en Bresse. Il prêchait, édifiait, convertissait. On désespéra de le revoir.

Tout à coup, il rentra. Est-ce donc qu'il renonçait à secourir là-bas les âmes délaissées? Non. Il songeait soudain à une plus grande misère, et y songer c'était s'y vouer. M. de Gondi était général des galériens. Or, chaque nuit, dans son repos qui était une fièvre, Vincent rêvait de soulager ces malheureux que la société oublie, après que, solennellement, elle les a condamnés. « Le châtement est utile, mais la charité qui l'allège est indispensable. »

Il parla dans ces termes à son maître qui sentait bien le tourment de cette vie ardente. Le général fut ému et lui donna le moyen de visiter les forçats à la Conciergerie, où ils attendaient leur départ pour les galères.

Il les trouva dans la vermine, abandonnés au désespoir; il fit un pathétique récit.

— L'homme, même tombé, n'est pas une bête... Nous commettons un crime contre les criminels.

— Vous êtes, d'aujourd'hui, aumônier des galères! s'écria M. de Gondi, dans une accolade lui donnant ainsi pleins pouvoirs en une tâche que Dieu désignait.

Dès lors, Vincent fut à Paris la clarté des cachots, où gémissaient les condamnés.

Il ne les délaissa que pour courir à Marseille voir leurs frères plus torturés encore. Dans la nuit des fonds de cale, sous le poids meurtrier des chaînes, que de blasphèmes et d'agonies! Il descendit dans ces ténèbres avec le cœur d'un ange, à qui la répugnance est impossible, même quand les crachats répondent aux bons offices. A quarante ans, son dos déjà courbé le penchait naturellement sur ces misères gigantesques. Sa voix était médiocre, mais d'une si douce monotonie. Il fut simple; il fut humble; il parla du malheur comme s'il l'endurait; il persuada parce qu'il était persuadé. Enfin, dans cet enfer, il prouva le paradis; et ce n'est que la preuve faite qu'il se retira.

On le revit à Paris. Il y fit une merveilleuse rencontre : celle du bienheureux François de Sales, qui l'interrogea sur sa visite au baigne. Depuis son retour, il semblait dolent; il marchait avec peine; ses chevilles étaient enflées.

— N'avez-vous pas, lui dit l'évêque de Genève, pris un jour, dans les fers, la place d'un forçat?... C'est ce qu'on raconte, Monsieur.

— Monseigneur, on raconte tant de choses! dit en souriant Vincent.

Et François de Sales n'en put rien tirer de plus, sinon qu'il avait obtenu des chefs un régime plus humain, puisqu'il était rentré pour porter secours aux malades de Paris.

— Grande ville, Monseigneur! Grandes misères!

L'évêque confia, peu de jours après dans une assemblée de prélats, qu'il n'avait encore rencontré personne de plus dévot ni de plus dévoué. Et, dans le même temps, Vincent contait à un jeune prêtre que Dieu lui avait fait voir l'image de Jésus-Christ lui-même, sous les traits du grand François, si doux et débonnaire.

Ce jeune prêtre qui avait un beau front et était une âme ardente, but passionnément de telles paroles. Il devait à son tour dire plus tard quel bénéfice il avait tiré de cet entretien avec M. Vincent. Il s'appelait Jacques-Bénigne Bossuet.

Vincent était donc rentré, avide de soulager des malades. Avec M^{lle} Le Gras, âme généreuse, émue par la douleur, il venait d'établir une confrérie de la charité, afin de venir en aide au corps et à l'esprit des pauvres qui ne sont plus soutenus par la santé. Des dames s'offraient pour leur porter des soins. C'était le commencement d'une grande œuvre. Si grande, qu'elle paraissait devoir dépasser les forces de Vincent. « Mais le Fils de Dieu, disait-il, enseigna qu'on peut pourvoir à tout par la bonne volonté. »

Aussi, dans l'heure même où il organisait cette charité autour du lit des pauvres il sentit grandir en lui le désir de rallumer le zèle du clergé, de lui fournir de bons pasteurs, et, loin de refréner une telle pensée, il se disait sans cesse : « C'est une si grande chose qu'un bon prêtre! Il faut, il faut préparer des prêtres! Si peu que ce soit d'abord, il faut! Jésus-Christ, durant sa vie mortelle, a pris à tâche de faire seulement douze bons prêtres, ses apôtres! »

Et tout de suite, il voulut avoir une maison où les jeunes

ordinands pourraient faire retraite, où on les catéchiserait, où leur serait montré l'essentiel de leur mission sur terre.

Puisqu'il était toujours confiant, jamais l'importance d'une œuvre ne l'inquiétait. En revanche, il répugnait à toute marque extérieure qui pût agrandir aux yeux du monde. Aussi, comme il s'était installé modestement pour enseigner les prêtres missionnaires, au collège des Bons-Enfants, et qu'on voulait l'établir en la seigneurie ecclésiastique de Saint-Lazare, il fit la sourde oreille. On le pressa; il tint bon; il attendait, dit-il, un signe de Dieu. Cet aveu ne tomba pas dans les oreilles de sourds. On s'en servit pour lui faire entendre à la longue qu'il résistait au Saint-Esprit; et il entra dans cette dernière raison.

Il vint donc à Saint-Lazare. Dès qu'il y fut, une congrégation discuta ses droits : il parla vite de repartir. Mais on le força de faire un procès : il le fit avec indifférence et le gagna sans émotion. Après quoi, il se trouva définitivement chez soi (1).

RENÉ BENJAMIN.

Chante, chanteur de Dieu!

Au cher Maître
Maurice Denis.

*Domine, Dominus noster,
quam admirabile est nomen
tuum in universa terra!*
(Ps. 8).

*Chante, Chanteur de Dieu et de ses créatures,
Dans la lumière,
Dans sa lumière,
La nature en la grâce, la grâce en la nature,
— Et le Verbe qui a transfiguré la terre,
En l'épousant
Dans le Mystère
De la Chair et du Sang!*

*Oh! Sa Chair et Son Sang,
Son Cœur de feu,
Son très-doux Cœur,
Et Son Esprit,
Cet Esprit qui, dans le principe,
Reposait sur les grandes eaux,
L'Esprit qui crée, ordonne et vivifie et chante,
Oh! comme tout cela,
Tu l'as fait tien, Denis,
Dans ton cœur, dans ton esprit et dans tes doigts!*

*Chante, Chanteur de Dieu,
La Parole faite homme,
Chante, avec la mesure et l'accent
De ton cœur,
La divine harmonie,
— Tout ce qui est esprit et vie
Sur la terre et aux cieux!*

*Et comme chaque fleur
Offre un cantique,
Et différent et identique,
Au même soleil qu'elle a bu,
— Ainsi ton cœur
Devant Jésus!*

*Oh! sur ta lyre de lumière,
Chante-nous la grande Lumière
— Qui vit la Nuit à Bethléem —
Qui fit le Jour à Bethléem,*

(1) La fin de cette étude paraîtra dans le prochain numéro.

*Par Marie,
Pour les petits!
O Denis,
Lumineux génie,
Fais-nous petits,
O Toi si grand,
Toi, petit
Comme tes enfants!
— Dieu seul est fort, Dieu seul est grand,
Si petit et si caressant!*

*Chante les fleurs, chante les âmes,
Ces fleurs
Plus belles que les fleurs,
Ces flammes
Plus belles que le feu,
Ces visages,
Ces cœurs,
Ces images
De Dieu!*

*Ton âme de cristal nous réfléchit le ciel;
Ton âme est une eau claire,
Qui, en la pauvre terre,
Donne un miroir au Ciel,
— Au Ciel qui est Jésus.*

*— Miroir!
Tout est miroir,
De ce que l'œil contemple,
Et symbole et énigme en la terrestre temple :
Midi donne au matin et la nuit donne au soir
Quelque chose de plus...
Du monde la figure passe,
Et tout ne sera tout que dans le Face-à-Face.*

*Mais ta main pétrit la lumière,
Et tu en fais un pain qui rejait notre sang;
Mais tes doigts cueillent les grappes d'or
De la lumière,
Et ton vin fort,
Eblouissant,
Nous enivre...
Tu mets en branle les cloches d'or de la lumière.
Dans l'azur pâle,
Et tu réveilles des rosées,
Tout de pétales
Embaumées!
Tu butines sur toutes les fleurs de la lumière,
Et tu nous livres
Tout le ciel,
Tout le ciel et toute la terre,
Dans le simple miroir de ton rayon de miel.*

*Chante la force de Jehanne
Et le parfum des fleurs,
La robustesse paysanne
Et la Mère des Sept-Douleurs!*

*Nous tâcherons, par nos prières,
D'embellir encor ta lumière;
Et toi-même, par ta clarté,
Rends plus claire notre piété!*

*Verse ton âme dans notre âme,
Ta douce flamme,
L'enchantement de ta fraîcheur,
De tes sourires et de tes pleurs.*

*Fais-nous bien simples près du Sauveur,
Comme le Père Séraphique
François d'Assise,
Et comme le Frère Angélique,
— Leur grâce exquise
Soit dans nos cœurs!*

*Répands en nous la paix de tes horizons clairs,
 Leur transparence,
 — Et le Verbe s'est fait chair —
 Leur symphonie et leur silence,
 Ce chant suave, ce chant pareil
 A l'alouette, dans le soleil
 Matinal!*

*Rayonne en nous l'amour qui chante et renouvelle,
 Rhythme en nous toute la beauté,
 Et la force et la joie et jeunesse éternelle
 Du Christ ressuscité,
 Dans le matin triomphal!*

Avril 1926.

Dom A.-M. ACHARD, O. S. B.

A saint Christophe, pour qu'il nous garde des accidents d'automobile

Patron des automobilistes... vous... ô bon géant! Auriez-vous jamais rêvé d'un tel destin, et si bizarre? Voilà que vous, qui, sur la terre, n'avez eu pour vous porter que la force de vos jambes, et pour porter les autres que la large puissance de vos épaules, vous devenez brusquement au ciel le patron de gens, excellents sans doute, mais qui jamais rien ne portent et qui toujours sont portés!... Le sort étrange! Et quelle étonnante confusion de l'actif et du passif!

Ne vous semble-t-il point que le progrès des machines — le seul progrès, et combien maigre, dont nous puissions nous targuer — réserve parfois aux saints eux-mêmes des patronnages bien divertissants et tout à fait inattendus? Vous y battez les plus durs recors, ô saint Christophe, vous et la charmante sainte Barbe, invoquée par les artilleurs. Car vous êtes chargés, l'un et l'autre, de protéger des hommes dont le métier est de tuer leurs semblables par les moyens les plus perfectionnés : à cette seule différence près que les artilleurs, lorsqu'ils massacrent, satisfont à un devoir, tandis que les automobilistes ne satisfont qu'à un plaisir; ce qui ne milite point précisément en faveur de vos modernes clients.

Votre patronnage a un autre résultat, et qui n'est pas moins curieux : c'est que le nouveau riche, qui se pavane dans sa limousine et qui fixe votre image à son volant pour que vous le préserviez de se casser la figure, devient du même coup, et sans qu'il s'en doute, le confrère en saint Christophe des portefaix, des débardeurs, des déchargeurs de bateaux, des dockers, enfin comme nous disons en bon français : il retrouve l'égalité là où, précisément il ne l'attendait point, et s'il fut lui-même portefaix dans sa jeunesse, j'augure qu'un pareil souvenir doit lui être particulièrement désagréable.

Vos anciens protégés, ô géant, vous étaient plus chers, j'en suis assuré, que ceux d'aujourd'hui. Car c'étaient des hommes simples ceux-là, des ouvriers, de toutes petites gens, et qui n'avaient absolument que leurs bras et leurs muscles pour gagner le pain quotidien : comme vous, en somme. Et, lorsque leur pauvre corps était las d'avoir tant peiné et que la sueur qui produit des fruits douloureux coulait trop abondante de leur front, ils allaient s'agenouiller devant votre image colossale, peinte ou sculptée au mur de leur chapelle, et ils vous priaient bien humblement, avec une ferveur naïve : ils se sentaient tout près de vous; n'étiez

vous pas habillé comme eux lorsqu'ils s'endimanchaient? (1) Vous aviez de merveilleux biceps, et certainement un robuste appétit... Et ils savaient, de source certaine, par votre exemple, qu'on pouvait s'assurer le ciel, rien qu'en portant des fardeaux par obéissance à la volonté du bon Dieu...

Jamais les automobilistes ne réussirent à s'acquérir de pareils titres à votre sympathie!

Les voyageurs du vieux temps aimaient, eux aussi, à se confier à votre garde. Ne les aviez-vous pas aidés de votre force? N'aviez-vous point assuré le passage d'un fleuve, par des moyens robustes, bien que plus primitifs que ceux de saint Bénézet? Nous voyons aujourd'hui des ponts métalliques, d'un jet superbe, chevaucher les eaux. Mais nos contemporains sont-ils nombreux qui mettent gratuitement leur vigueur physique à notre disposition?... Leur vigueur physique... ou même n'importe quoi?

« Pour l'amour de Dieu! », belle expression sans doute, et qui a gardé sa fleur de poésie! Expression démodée cependant : comme monnaie, cela n'a plus cours; il paraît que le moindre chèque ferait bien mieux notre affaire! En revanche, depuis votre époque, l'art des ponts et chaussées s'est prodigieusement développé. Les muscles et la bonté ont, de nos jours, perdu en valeur tout ce que gagnait le calcul des résistances...

Vous préserviez de tous les maux, ô géant, non seulement ceux qui vous priaient, mais ceux-là encore qui s'étaient contents de saluer dévotement votre image : votre image que sa taille démesurée imposait aux regards les moins attentifs. Vous les préserviez de la peste, de l'orage, de la mort subite :

*Il nous garde de mort subite,
 Et quiconque le requiert
 De bon cœur il a ce qu'il quiere... (2).*

Vous les préserviez encore des influences malignes. Vous les préserviez des accidents.

Des accidents... Nous voici au cœur de la dévotion nouvelle. Vous préserviez des accidents, ô saint Christophe, et en particulier des accidents de la route... Mais c'est tout ce que désirent les automobilistes!

Habitué à écraser les autres, ils ambitionnent de ne pas être écrasés eux-mêmes : voilà qui est humain. Ils vous ont donc été à ce rôle de protecteur de leur précieuse existence : soyez sûr qu'ils n'ont pas cherché plus loin. Ce sont trop souvent des chevaliers de la vitesse, et que fatigue la réflexion. Beaucoup d'entre eux ne vous ont même promu qu'à la dignité de fétiche : la « plaque Saint-Christophe » figure au magasin des accessoires indispensables. Vous avez beaucoup voyagé; donc vous devez protéger les voyageurs, les seuls qui comptent aujourd'hui : les automobilistes. Cela est bref; cela est clair.

Vos nouveaux clients, dirons-nous, auraient pu faire, sur quelques-unes de vos vertus, une brève méditation. Quelle erreur! Méditer n'a jamais passé pour un exercice de vitesse. Et le temps à ce perdu était digne d'une utilisation plus moderne...

Il est vrai que vous avez été, ô bon géant, un voyageur infatigable; j'oserai même dire un transporteur modèle. Mais le plaisir et l'appât du gain ne jouaient aucun rôle ni dans vos pérégrinations ni dans vos entreprises. La rapidité non plus. Peut-être ne sommes-nous pas très exactement renseignés sur votre histoire : votre légende nous suffit. Alors même que tous les détails n'en seraient pas établis d'après les plus sûres méthodes critiques, l'originalité si attachante de votre physionomie ne s'en détacherait pas moins dans toute sa vigueur : vous demeurez pour nous, en

(1) Emile MALE, *L'Art religieux de la fin du Moyen âge en France*, p. 183, Paris, 1908.

(2) *Ibid.*, p. 191; d'après un manuscrit des dernières années du XIV^e siècle.

dépité de toutes les discussions un peu pédantes, l'homme qui a voulu mettre la plus grande puissance physique au service de la plus grande puissance morale. Vous n'avez marché vous-même que pour chercher le vrai; vous n'avez porté les autres que pour accomplir le bien.

Il nous faut reconnaître que ce ne sont point les usages courants auxquels sert l'automobile, ni les buts ordinaires des automobilistes!

* * *

Cependant les chevaliers du volant pourraient découvrir sans nulle difficulté de nombreuses occasions de vous connaître. N'êtes-vous pas un saint chéri des artistes : et non pas seulement des sculpteurs et des verriers médiévaux, mais, ce qui est plus rare, de nos contemporains? Un musicien de génie ne vous a-t-il pas porté, hier, à l'Opéra de Paris, qui n'a point coutume de passer pour un musée d'art religieux? (1) On a nommé son œuvre une « cathédrale sonore ». On a interprété vos aventures comme une ascension morale. Voilà qui devrait plaire aux automobilistes : l'automobile n'est-elle point devenue un outil d'escalade, et saint François d'Assise ne vous a-t-il pas appris qu'elle sert aujourd'hui à grimper sur l'Alverne? Mais pour combien de gens cette montée des âges héroïques n'est-elle pas seulement un sport très à la mode? Il ne s'agit point ici d'ascension morale; il s'agit de randonnée pittoresque...

La littérature, ô géant, ne vous a pas traité, de nos jours, avec un moindre honneur : un jeune converti italien nous a récemment conté votre aventure, où il voyait le symbole de sa propre destinée, de la destinée de l'homme à la recherche de la vérité... Mais vous le connaissez certainement ce poète, devenu apôtre. Il s'appelait Giosuè Borsi (2). Il est mort frappé d'une balle sur un champ de bataille, et portant près de son cœur cet autre symbole de nos pauvres efforts humains qu'est la *Divine Comédie*; je suis persuadé qu'il est devenu votre compagnon de gloire céleste...

J'imagine volontiers que vos nouveaux clients ne perdraient point tout à fait leur temps à méditer l'histoire tragi-comique que nous a contée sur vous ce soldat de la grande guerre. C'est peut-être un rude effort à leur demander; mais le jeu mérite quelque peine.

Tant y a que Giosuè Borsi vous a représenté comme un chasseur colossal plus habitué à faire fonctionner ses muscles que son cerveau et qui témoignait d'une certaine répugnance pour les raisonnements trop subtils. Il est permis d'imaginer qu'il ne s'est pas gardé de quelque exagération, pour accentuer un rude contraste.

Vous aviez d'abord commandé au seul titre de votre vigueur physique. Puis, un beau jour, le passage par votre pays d'un riche marchand, aux serviteurs innombrables, vous avait fait réfléchir... pour la première fois, et vous aviez prouvé que le monde n'obéit pas seulement à la force du coup de poing : ceci d'ailleurs est encore vrai aujourd'hui, car un boxeur est plus admiré qu'un membre de l'Institut, mais il a moins d'influence qu'un grand banquier.

Cette rencontre avait fixé votre destinée : puisque vous aviez compris que, malgré vos muscles redoutables, vous n'étiez pas toujours le plus puissant, chercher cette force suprême, pour vous soumettre à elle, allait devenir le but unique de votre vie.

Il faut avouer que ce ne fut pas pour vous chose facile que de découvrir « Celui de qui relève tous les empires et qui se glorifie de faire la loi aux rois... » Vous étiez livré à vous-même et à vos

seules observations, sans aucun secours dans ce travail pénible. Et cette pesanteur d'esprit dont Giosuè Borsi avait cru bon de vous affliger n'était évidemment pas de nature à vous simplifier une tâche déjà fort ardue. Au fond, votre jeune biographe avait bien ses raisons pour vous refuser la vivacité de l'intelligence, et je suis sûr que vous le lui avez pardonné; votre valeur symbolique s'en trouvait fort accrue; il n'est accordé qu'à des êtres d'exception de jongler avec les idées; nous autres, commun misérable des mortels, nous ne raisonnons qu'au prix de fatigues terribles et que nous ne désirons pas.

Vous aviez donc cru découvrir la suprême puissance, d'abord dans un négociant aux somptueuses caravanes, puis dans un petit tétararque de province, enfin dans un représentant, à la toge bordée de rouge, de Rome impériale. Et, chaque fois, vous vous étiez aperçu de votre erreur, et vous aviez passé du service du marchand à celui du rotelet, et de celui du rotelet à celui de l'aigle romaine. Pour l'époque, c'était bien l'ascension nécessaire. Aujourd'hui, je pense que nous trouverions plutôt au sommet de l'échelle un marchand de splendide envergure, qui aurait réussi à établir un trust mondial et compliqué. C'est lui qui commanderait aux banques, et par les banques aux hommes politiques. Mais cette hiérarchie n'a pas, en somme, une grande importance, car, après Rome, vous aviez trouvé Satan, et ici rien n'est changé, rien ne changera. Le rang des subordonnés peut varier, le chef demeure, le chef des puissances mauvaises.

Il vous avait dit, et rien non plus de ce qu'il y a d'essentiel en son langage n'a jamais varié et ne variera :

« Je suis celui que tu cherches, et tu peux me servir et m'adorer sans crainte, puisque je vivais avant que ce monde existât, et que je survivrai à tous ses rois et à sa ruine même. Personne n'est plus riche et plus savant que moi, qui sais tous les secrets de la terre, qui règne dans ses entrailles et qui connaît un à un tous les secrets qu'elle recèle. Sers-moi, puisque mon royaume est vaste comme l'univers. Sers-moi, et je saurai te prouver que je suis vraiment le maître éternel et incontesté de tout ce que tu vois autour de toi. »

Et vous lui aviez obéi, ô géant, comme vous aviez obéi au marchand, au tétararque et au proconsul romain. Giosuè Borsi affirme que vous étiez d'une crédulité à toute épreuve, et en cela aussi vous représentiez fort bien la banale moyenne de notre humanité, chez qui les tireuses de cartes font aujourd'hui encore de si brillantes affaires.

Alors avait commencé pour vous, aux flancs du diable, cette vie de plaisirs et de puissance, qui dura deux années et qui est bien celle que nous ambitionnons généralement, encore que les crimes que nous commettons soient peut-être un peu plus habilement masqués que les vôtres : cette différence est très superficielle.

Parfois, il vous arrivait bien d'essayer de vous rebeller; il vous semblait que d'opprimer les petits et de profiter de leur faiblesse — ce qui est le fondement même de la puissance du mal et l'ordinaire moyen par quoi triomphe la cupidité — n'était pas d'une attitude très héroïque et ne pouvait guère passer pour un geste élégant. Votre maître savait alors vous démontrer que « la bonté n'est que lâcheté, ou calcul et jeu utile, ou encore hypocrisie, ou, dans l'hypothèse la plus favorable, faiblesse et stupidité ». Et vous étiez incapable, malgré l'appel obscur de votre conscience, de rétorquer ses raisonnements spécieux et de secouer le joug d'airain. Vous cherchiez, en ces circonstances, un refuge dans l'ivresse : ce en quoi on ne saurait entièrement vous désapprouver, car l'ivresse est un péché brutal, mais il en est beaucoup de par le monde qui n'ont point aussi mauvaise réputation et qui sont plus déshonorants...

Mais, aux ordres de Satan, vous n'aviez jamais oublié votre idée directrice : était-il vraiment, ce Prince des méchants, le plus fort,

(1) VINCENT D'INDY, *La Légende de saint Christophe*.

(2) Voir sur G. Borsi l'excellente étude de MAURICE VAUSSARD, dans *l'Intelligence catholique dans l'Italie du XX^e siècle*, p. 256, Paris, 1921. — *La Vita di San Cristoforo* a paru dans la revue *La Lettura*, 1^{er} mars, 1926.

celui au-dessus de qui il n'est plus rien et dont la toute-puissance méritait seule vos services? Et vous observiez le chef en silence, pour saisir ses défaillances possibles... Vous aviez fait beaucoup de progrès depuis votre rencontre avec votre premier maître.

Or, un jour, il advint qu'il trembla tout à coup, le roi de l'enfer : c'était devant un pauvre petit vieux d'aspect bien misérable, devant un ermite qui portait au cou une croix de bois. Fidèle à votre idéal, vous vous êtes attaché aussitôt à la robe grossière de cet humble, qui pourtant ne paraissait être que faiblesse. Vous lui avez exposé quel était l'objet de vos recherches et par quelles vicissitudes vous aviez déjà passé. Il paraît qu'il a eu d'abord quelque peine à vous comprendre : car vos explications étaient un peu confuses; mais enfin, il a saisi que vous aviez été la victime d'une des nombreuses incarnations du Malin, que le signe de la croix avait triomphalement mise en déroute.

Et voilà, ô géant, comment vous êtes devenu le disciple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, du bon Maître qui console ceux qui pleurent et qui ne repousse pas les pauvres en esprit. Vous étiez tout rempli d'une volonté droite et désireux de faire désormais vos armes dans la milice du Roi du ciel. La seule difficulté avait été d'établir avec précision comment vous serviriez votre nouveau Chef.

— Le repentir, vous avait dit l'ermite.

— Soit, et de tout cœur.

— La pénitence.

— C'est-à-dire?

— Le jeûne, l'abstinence...

— Jamais de la vie! Avec un corps pareil!... Autant vaudrait tout de suite me condamner au dernier supplice...

— Eh bien Voyons... A chacun suivant les dons qui lui ont été accordés. Il est évident qu'un géant n'est pas un cénobite. Réfléchissons... A deux pas d'ici coule un fleuve que les voyageurs ne traversent point sans danger. Voulez-vous vous installer sur ses bords et faire, pour l'amour de Dieu, l'office de passeur?

— Admirable. Rien ne saurait mieux me convenir. Et le matériel nécessaire n'est pas difficile à trouver. Il suffira de déraciner un palmier quoi de plus simple? — qui puisse me servir d'appui, lorsque le courant sera trop impétueux...

Ainsi fut fait. A tous ceux qui en avaient besoin vous avez prêté votre force. Contre le péril des flots, vous les avez protégés sur leur route. Vous avez donné aux petits et aux faibles la vigueur de vos muscles : c'était votre verre d'eau évangélique. Et une nuit, comme déferlait la tempête, vous avez reçu votre récompense de la terre : sur ces épaules, dont tous pouvaient user librement, et qui pour ainsi dire ne vous appartenaient plus, vous avez été jugé digne de porter Celui qui porte le monde; vous avez senti peser l'Enfant divin, dont le poids inattendu vous terrifia pendant la traversée, et vous fit redouter de fléchir... de fléchir pour la première fois, ô géant : vous étiez devenu le Christophore, le porte-Christ... Vous aviez atteint — après quels efforts et quelles lourdes chutes — au but suprême où tendait votre pèlerinage passionné : vous aviez enfin trouvé le Tout-Puissant. Et désormais votre joie devait être sans bornes, « votre joie qui dura sans interruption jusqu'au jour de votre martyre, où elle vous fut échangée, par la volonté de Celui qui triomphe, qui commande et qui règne, contre une autre joie, infinie et éternelle, là-haut, dans les demeures du Père Céleste ».

O saint Christophe... patron des automobilistes!

Vos nouveaux protégés ont-ils pensé à cela en vous choisissant? Hélas!... Le symbolisme admirable de votre légende n'a joué aucun rôle dans votre élection. Le saint qui préserve des accidents de la

route a paru aux automobilistes plus digne de leur clientèle que le chercheur infatigable du vrai. Ne soyons point trop sévères aux chevaliers du volant. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on constate que les hommes sont plus sensibles aux bienfaits matériels qu'aux faveurs secrètes, dont le domaine échappe à des investigations trop rudimentaires : arrêter miraculeusement une automobile, en troisième vitesse, qui va s'écraser dans un gouffre, produira toujours plus d'effet que de faire mourir plusieurs centaines de pêcheurs dans la résipiscence finale; telle est notre faiblesse et tel notre aveuglement!

Vous n'êtes point seul, ô géant, à devoir une grande part de votre célébrité à quelque bizarrerie : et, pour ne citer qu'un seul exemple, la gracieuse sainte Cécile doit à un contre-sens sa réputation de musicienne : ce qui prouve d'ailleurs que les contresens servent à autre chose qu'à faire refuser les candidats au baccalauréat. Si vous aviez été de taille moyenne, peut-être n'auriez-vous pas vu vous-même fleurir sur vos reliques une allégorie aussi riche de signification; le moyen âge vous eût moins aimé et les automobilistes n'auraient pas songé à vous : ces champions de la vitesse sont fiers d'être protégés par un athlète, et l'image d'un géant est un beau décor pour une carrosserie de luxe!

Il faut prendre les hommes pour ce qu'ils valent et ne point leur tenir une excessive rigueur de regarder trop souvent les saints d'un point de vue un peu mesquin; les petits avantages que vous pouvez leur procurer les préoccupent infiniment plus que l'imitation de vos vertus. Ainsi les automobilistes s'inquiètent des accidents, et non pas de la recherche du vrai, qui leur est chose absolument indifférente. Il ne leur importe guère que la rapidité, leur seul idéal, ne serve à rien pour la conquête du ciel; il leur suffit qu'elle soit utile aux affaires et qu'il apparaisse d'un meilleur rapport de gagner une course que le paradis!

Cependant les automobilistes méritent certainement, ô saint Christophe, que vous exauciez les prières qu'ils vous adressent, et que vous les protégiez, même au sens étroit où ils l'entendent : car leurs victimes sont là qui tendent vers vous leurs mains suppliantes, leurs victimes qui vous conjurent, avec toute la ferveur de leur innocence, de daigner les arracher à un écrasement implacable.

Songez, ô bon géant, que la tranquillité des malheureux piétons est chose à jamais disparue et qu'il est désormais interdit, sous peine de mort, de flâner sur les grandes routes! Finies les promenades du vieux temps, du temps de notre jeunesse, où, du sommet du col, à l'ascension rude, on s'abîmait, dans une sécurité radieuse, à contempler la plaine nouvelle, déroulant l'ondulation de ses moissons lourdes que barrait, sur la rivière, la ligne oscillante des peupliers... Aujourd'hui, des instruments terribles — à noms anglais — annoncent au promeneur rococo — car le piéton est devenu un être un peu ridicule! — les bolides qui menacent à chaque minute de le passer au laminoir. Il ne peut songer à autre chose qu'à protéger sa pauvre existence contre les engins de destruction, où trône votre image sainte parmi des nuages de poussière... Que voulez-vous que l'on admire dans des conditions aussi désastreuses?

O saint Christophe, patron des automobilistes, daignez préserver vos clients des accidents... qu'ils causent à autrui!

O bon géant, qui jadis avez défendu les hommes contre la fureur des flots, défendez-les aujourd'hui contre la fureur des automobiles!

Et ainsi, il se trouvera, par surcroît, que vous protégerez les automobilistes eux-mêmes et que vous exaucerez leurs prières : puisqu'il est irréfutablement démontré qu'ils ne se tuent jamais seuls...

Le cardinal Sterckx et la liberté de l'enseignement

Dans un récent discours, S. G. Mgr. Van Roey s'est plu, en prenant contact avec l'enseignement libre, à souligner le rôle considérable joué par le cardinal Sterckx dans l'organisation de notre diocèse. Et certes, il méritait ce touchant témoignage de gratitude, celui qui, aux premières heures de notre indépendance, — le vicaire général Sterckx fut préconisé le 22 février 1832 — et durant plus de trente-cinq années d'épiscopat a eu la lourde charge d'édifier et d'organiser l'Eglise de Belgique!

Car, on le sait, l'élan enthousiaste qui, à la surprise de l'Europe et à leur propre étonnement, avait rendu les Belges maîtres de leur pays, ne parvint pas à régler tous les désaccords et toutes les difficultés d'un Etat naissant! Au lendemain de 1830, il fallait non seulement que le jeune royaume s'organisât et se développât suivant les principes de la nouvelle Constitution, mais encore que, de leur côté, les évêques, en réparant les ruines accumulées par le régime hollandais et la période française, reconstituassent l'Eglise de Belgique et la mentalité catholique.

Or, entre l'épiscopat et la jeune nationalité belge née des libertés modernes, l'accord paraissait impossible. Les deux pouvoirs semblaient admettre deux points de vue diamétralement opposés.

Et, cependant, l'entente se fit et elle dura. Pour une part prépondérante, elle fut l'œuvre du premier primat de Malines. C'est lui qui, par suite des circonstances et en vertu de sa situation privilégiée, eut à résoudre toutes les divergences qui naissaient entre l'Eglise et l'Etat.

Entre toutes les autres, la question de la liberté de l'enseignement était épineuse. Sa réalisation et sa mise en pratique étaient surtout difficiles : dans un bel accord, les Belges l'avaient décrétée aux premiers jours de la Révolution; mais, les revendications et les oppositions suscitées par les libéraux sous le gouvernement de Guillaume, reparurent bientôt!

C'est qu'en 1830, la liberté n'était qu'un mot! Et, dans les institutions des peuples pas plus que dans la vie des individus, les formules ne suffisent. Sans doute, — et les historiographes romantiques n'ont pas laissé d'en souligner le fait — elles peuvent, dans un moment d'exaltation entraîner tout un peuple, mais, dans la pratique quotidienne de la vie, elles sont inopérantes.

Une des caractéristiques de l'activité du cardinal Sterckx, fut d'avoir rappelé aux catholiques, qui, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, se laissaient éblouir par cette formule, la nécessité urgente de trouver une solution pratique qui sauvegardât, en précisant les débris des constituants, les intérêts de l'église et de l'Etat.

Sans doute, à l'obtention de ce résultat contribuèrent l'action dévouée d'hommes politiques avertis tels que les Malou, les Dechamps, les de Theux, les Nothomb, la diplomatie conciliante et pacificatrice des internonces et des nonces politiques tels que Mgr Fornari et Mgr Gonella, la tenace politique unioniste de Léopold I^{er} et le dévouement apostolique des évêques tels que NN. SS. Van Bommel, Labis et Malou; mais, toutes les influences naissent, se développent et aboutissent grâce aux impulsions et aux réalisations du cardinal Sterckx. Les archives de l'archevêché de Malines l'attestent de la façon la plus certaine.

C'est vraiment le Primat qui, dans tous les événements, dirige les évêques et les hommes politiques.

Dans l'organisation de l'université catholique « fondée d'abord à l'ombre de la tour de Saint-Rombaut » et transplantée ensuite

dans l'antique cité du *Studium generale*, c'est l'Archevêque qui, aidé de l'abbé de Ram, lutte et réalise l'idée de ses collègues de l'épiscopat. « Je ne sais plus que faire » lui avait écrit Mgr Van Bommel! Dans l'élaboration de la loi sur l'enseignement supérieur qui, en 1835, devait favoriser la liberté, c'est lui qui, entraînant la volonté des évêques, accepte le principe d'une législation et influence la loi dans le sens de la liberté; dans la confection de la fameuse loi de transaction qui, en 1842, maintient dans l'instruction primaire l'œuvre de l'éducation catholique, c'est lui qui, soutenu par le nonce, l'emporte encore et obtient cette loi empreinte de tant d'idéalisme religieux de l'époque. Et quand, après le congrès libéral de 1846, on s'occupe de l'enseignement moyen, sans doute, il est dépassé par les circonstances et un texte inadmissible par l'Eglise est voté par les Chambres, mais c'est le Cardinal qui, calme et serein, s'entend avec Mgr Gonella pour résoudre les difficultés en emportant l'adhésion des évêques et du gouvernement à la convention faite avec l'Athénée d'Anvers.

Il faut lire, une à une, toutes les lettres de sa volumineuse correspondance et étudier, point par point, tous les articles de ses projets et contre-projets pour saisir sur le vif l'activité et le rôle prépondérant de ce Prince de l'Eglise.

C'est là qu'apparaissent son calme, sa diplomatie, son habileté, son audace et surtout sa bonhomie apaisant toutes les difficultés que l'impatience d'un Fornari, la ténacité d'un Mgr Labis, la véhémence fougueuse d'un Van Bommel compliquaient à plaisir.

A chaque page, s'affirme la qualité maîtresse du Primat : Un ferme et clair bon sens qui lui donne une si juste notion de la réalité. Oh! non, il n'est pas, comme tant d'hommes politiques du moment, un rêveur et un théoricien!

Il a en lui aussi, une conception de la liberté. Et, vraiment, il a lutté pour elle. Il a compris qu'à son époque, il n'y avait pas à transiger, qu'il n'était plus de mise de venir avec des oppositions d'un autre âge; mais que résolument, il fallait, suivant les directives romaines, tolérer pratiquement les libertés!

Mais, en face du libéralisme évoluant sans cesse, son attitude varie aussi. Lui, parti, comme tous ses contemporains, de la liberté absolue, le Primat de Belgique la veut pleine et entière dans l'enseignement supérieur et dans l'enseignement primaire au point qu'il rejette la constitutionnalité d'une loi réglant l'instruction et qu'il admet tout au plus des dispositions légales dirigeant l'emploi de la liberté. Bientôt, cependant, il croit l'accord possible entre celle-ci et la loi et veut, en 1842, trouver dans cette dernière le soutien de la liberté. Ensuite, les discussions au sujet de l'enseignement moyen découvrent dans la pensée de l'Archevêque, un tel changement que l'on à peine à reconnaître, en 1854 les idées professées et les applications revendiquées en 1850. Le Cardinal a peur de l'Etat.

Et, il est au plus haut point suggestif cet exemple d'un Prince de l'Eglise qui a généreusement et loyalement agi selon le principe des constituants de 1830, qui a pratiquement admis les libertés modernes et après avoir tendu la main au gouvernement, à l'effet de s'entendre avec lui, en est revenu, après vingt-cinq années d'efforts, à son idée de séparation du pouvoir civil et de liberté absolue pour l'enseignement. Il y aurait dans ce fait de quoi infirmer la thèse de ceux qui, aujourd'hui encore, croient l'Etat capable de réaliser la liberté. »

Aussi l'Archevêque voulut-il se baser uniquement sur les droits que lui conférait la liberté absolue. Il se plie ainsi aux circonstances et veut en tirer pour son épiscopat tout le profit désirable. Et, il faut le reconnaître, s'il a eu une si grande influence sur la vie religieuse et politique de son époque, ce n'est pas qu'il ait forcé les événements en s'opposant à un état de choses existant; non, il a simplement eu le grand art de l'adaptation! Le Cardinal Sterckx n'est pas un cardinal Mercier : L'un est un « organisateur

incomparable », l'autre un « initiateur qui façonne et crée! »

Les deux prélats ont eu cependant un même principe d'activité : La conception de leur devoir d'évêque! Oh! le cardinal Sterckx ne s'en cache pas. S'il lutte, ce n'est pas pour une formule fut-elle « la liberté ». Il est éminemment plus pratique et plus réaliste que l'évêque de Liège, Mgr Van Bommel! Il est apôtre et sa vie n'a qu'un but : défendre et étendre l'Eglise : La liberté n'est qu'un moyen. Il revendique le droit de l'employer comme il laisse d'ailleurs aux autres la faculté d'en user. Ce n'est pour lui qu'un pis-aller; mais comme il en profite!

S'il accepte la loi de 1835 et s'il travaille à l'obtenir, c'est parce qu'elle doit aider l'Université catholique, s'il coopère à la réalisation de la loi de 1842, c'est qu'il pense obtenir à ce moment, et au nom de la liberté, les meilleurs garanties pour l'enseignement religieux, s'il élabore, après le premier conflit entre l'épiscopat et le gouvernement, la convention d'Anvers, c'est qu'il se fait un devoir de conscience de sauver l'âme des enfants dont la liberté des cultes pourrait être amoindrie dans les écoles officielles. C'est toujours pour son Eglise qu'il travaille! Certes, il est intéressé,

mais son intérêt est en Dieu. Aussi, quand les difficultés surgissent c'est à lui qu'il se donne, témoin cet espoir qu'il confiait à un morceau de papier retrouvé dans ses dossiers : « L'Université catholique est l'œuvre de Dieu! Sans ressources, sainte Thérèse parvint à bâtir quantité de monastères. »

Oui, il fut évêque avant tout. Il n'y avait pas, croyait-il, de meilleure façon d'être apôtre dans la jeune nation belge qu'en adoptant l'idée de liberté dont le pays vivait. C'est ainsi qu'il fut l'homme de son temps et c'est ce qui explique toute son action en matière d'enseignement.

Il a semblé utile de rappeler cette figure de la Belgique indépendante au moment où s'élaborent et s'achèvent des études et des travaux sur nos rois et sur nos institutions parlementaires. La vie religieuse de la Belgique est, en effet, trop intimement unie au développement politique et moral pour qu'on puisse la négliger, et nos cardinaux ont joué un rôle tellement considérable que les oubliés seraient mutiler l'histoire de notre patrie.

Abbé Aloïs SIMON,
docteur en philosophie et lettres.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Bruges la Sainte

Bruges la Belle, qu'un romancier blafard avait appelée Bruges la Morte, dans son style évanescant, mérite bien et sans flatterie qu'on la dénomme, aujourd'hui, Bruges la Vivante, Bruges la Sainte.

Voici deux mois qu'elle prête son cadre magique à des manifestations gracieuses ou grandioses par lesquelles sa foi antique s'est déployée dans sa splendeur et sa piété traditionnelle s'est affirmée avec un éclat souverain.

Elle est la seule grande ville belge où la religion puisse parler si haut et se montrer ainsi à découvert. Elle est la seule où par l'unanimité des habitants, par la concorde de tous les pouvoirs, l'Eglise et la Société publique puissent unir leurs voix dans un concert parfait. Là règne l'harmonie suprême. La vie catholique s'y épanouit dans sa puissance et dans sa beauté. L'atmosphère de Bruges est chrétienne et les âmes croyantes y respirent à l'aise.

Dimanche dernier, le soleil l'inonda de feux moins ardents que le Sacré-Cœur de Jésus. Toute la cité en fut embrasée, elle fut transformée en un vaste cénacle.

Ville, province, diocèse, Bruges, par l'organe de ses chefs : bourgmestre, président du Conseil provincial, évêque, fit acte d'hommage public et officiel à la royauté du Christ en se consacrant au Sacré-Cœur. Ainsi Florence, jadis, se donna au Christ-Roi. Pour s'unir à Lui dans ses mystiques épousailles, elle s'était parée, pavoisée, fleurie, embellie; elle avait dépouillé les bois environnants pour changer ses rues en avenues de parc, pour dresser des arcs de triomphe en feuillages. Elle avait voulu que chaque demeure érigeât à la façade son autel domestique et que partout s'offrit aux regards un peuple de statues du Sacré-Cœur. Elle n'était plus, sous ses oriflammes et ses guirlandes, qu'un temple immense, aux milliers de chapelles. Elle avait invité à ses noces sacrées les Lignes du Cœur de Jésus des Flandres, d'Anvers, du Limbourg, du Brabant flamand. Vingt-huit mille ligueurs, rangés sous une forêt d'étendards, défilèrent dans le cortège nuptial. Sa population fut plus que doublée et son forum ne fut pas assez vaste pour recevoir les flots pressés de cette mer humaine.

C'est sur un gigantesque autel, fulgurant de drapeaux, adossé aux Halles, où montèrent toutes les autorités civiles et religieuses, devant quelques gouttes du Sang rédempteur, enfermées dans le reliquaire qui, depuis Thierry d'Alsace, est le palladium de la cité; en présence de cette multitude frémissante de foi et d'allégresse, que furent prononcés, répercutés par les haut-parleurs, les actes de donation de Bruges au Christ, tandis que dans toutes les âmes résonnait la réponse du Christ donnant son cœur à Bruges.

Et, du haut du beffroi qui ne fut jamais témoin dans son plus lointain passé d'une scène pareille, tombaient, lourdes et solennelles, les notes de la « Cloche du Triomphe », voix des siècles acclamant le Christ. Et les quarante-neuf oiseaux de bronze du carillon chantaient l'épithalame par leurs trilles argentins.

Qu'une inscription lapidaire, gravée sur une table de cuivre, au portail des Halles, redise à toutes les générations le pacte d'amour scellé d'un triple sceau entre le Christ et la cité brugeoise!

* * *

La Vierge avait frayé la voie à Jésus. Bruges lui avait décerné le 4 juin, un triomphe splendide.

De temps immémorial, à l'angle de la rue de l'Ane aveugle, à gauche de l'Hôtel de Ville, il existait une statue de la Vierge, dite « A l'Écritoire », *van den Inktepot*, tenant de sa droite l'Enfant, qui avait une plume à la main, et de l'autre, un encrier. Une légende veut qu'implorée par un condamné, la veille du jour fixé pour son exécution, la Vierge l'engagea à solliciter sa grâce et lui fournit incontinent les moyens d'écrire sa requête, qui fut effectivement exaucée. Détruite avec tant d'autres par les sans-culottes, cette statue, très vénérée jadis par le Magistrat, fut remplacée, en 1850, par une icône dont trois quarts de siècle eurent si bien raison qu'il fallut la remplacer à son tour.

C'est à l'occasion de la bénédiction solennelle de cette nouvelle *Vierge à l'Écritoire* que fut organisé, le 4 juin, à l'ouverture des fêtes communales, un cortège d'anciennes statues mariales, expressions variées de la piété brugeoise au cours des âges, qui conduisirent la nouvelle image à sa niche, au coin de la maison communale.

Que cette idée ait spontanément surgi, il ne s'en faut point étonner. Toujours, Bruges fut célèbre par ses Madones, celle de la Poterie, la plus ancienne, je crois, qui commença ses miracles

en 1009, celle de la tour des Halles, devant laquelle les musiciens, la nuit du nouvel an, offraient en guise d'étrennes, trois morceaux d'harmonie; celle de l'hôtel de ville, et tant d'autres! Où ne la voyait-on pas, la Vierge? Sur les comptoirs de commerce, sur les ponts, dans les rues, si bien que Æneas Sylvius regardait Bruges comme une des trois villes de la chrétienté qui méritaient le plus le titre de « Mariembourg ».

A Notre-Dame à l'écrivain, on composa une cour de vingt images, dix-neuf statues, parmi les plus vénérées, et un petit tableau. Ce tableau fut à l'honneur et son apparition, que la presse avait annoncée, suscita une telle émotion en Zélande, d'où il provient mais où on avait depuis longtemps perdu sa trace, que trois cents Zélandais, en costume national, réclamèrent l'honneur, doyen de Flessingue et curé de Middelburg en tête, de lui faire escorte. Originellement vénérée dans l'île de Walcheren, *Notre-Dame de Vrouwen Polder*, du début du XVI^e siècle, soustraite aux iconoclastes, fut confiée, par son sauveur, à la famille des Van Borsselle, en 1662, et passa de la sorte aux Van Caloen, de Bassèghem, son héritière, où elle fut précieusement conservée.

Ainsi ouverte, la procession des statues déroulait une théorie vénérable et pittoresque où, sur le pas des siècles, on pouvait suivre le développement de la piété mariale, se rendre compte de la pérennité de ce culte, de cette confiance inextinguible qui a revêtu toutes les formes, répondu à toutes les nécessités, par courir les principaux anneaux de cette tradition qui est comme l'âme de la cité. Marie n'a jamais manqué aux Brugeois. Les Brugeois furent toujours fidèles à Marie.

Notre-Dame de Spermaillie, du XIII^e siècle, évoque l'abbaye cistercienne de ce nom. Sa dernière moniale la légua au Béguinage en reconnaissant souvenir de l'hospitalité qu'y reçurent les victimes de la Révolution française, chassées de leur asile. Un groupe représentant les Béguines accompagnait l'antique Madone.

Le XIV^e siècle marial revivait par *Notre-Dame des Aveugles*, restée populaire à Bruges, à laquelle les Brugeois venaient offrir, tous les ans, en acquit d'un vœu, un cerge de trente livres pour remercier la Reine des Victoires de la protection qu'elle accorda, à Mors-en-Puelle, aux armes flamandes, le 15 août 1304, dans cette bataille qui compléta celle des Eperons d'or de 1302. Elles étaient autour d'elle, en costume de l'époque.

Du XIV^e siècle encore, *Notre-Dame des Dominicains*, image célèbre, en possession des Dominicains d'Engelendael depuis 1809, et qui fut portée avec joie par des fils de saint Dominique, venus tout exprès de Gand pour rendre hommage à leur ancienne Reine.

Du XIV^e siècle, enfin, *Notre-Dame de la Confrérie du Saint-Sang*, qu'entouraient, pour fermer la marche, les nobles Confrères en costume d'apparat.

* * *

Voici le XVI^e siècle — car le XV^e, pensons-nous, n'était pas directement représenté — illustré par des Vierges dont le culte est resté vivace: *Notre-Dame de Meetkerke* d'abord, trouvée, dit-on, dans les flots de la mer par des pêcheurs de Blankenberghe, chargée enfin, après trois tentatives inutiles de transfert, sur le dos d'un ânon qui s'arrêta devant le portail de l'église de Meetkerke, où elle est restée en vénération, maintenant toutefois à ses fidèles clients de Blankenberghe le privilège de la porter en procession.

Au même XVI^e siècle appartient *Notre-Dame de Sion*: Patronne du Carmel de Sion (à l'extrémité de la rue Saint-Georges), détrônée par l'empereur sacrastain Joseph II, rétablie, en 1864, chez les Dominicains d'Engelendael, qui occupent à peu près l'emplacement du Carmel aboli.

Nous croyons pouvoir attribuer à la même époque *Notre-Dame d'Afflighem*, que convoaient à juste titre les Bénédictins de Saint-André, dont l'ancienne abbaye conserva jusqu'à la Révolution une réplique de la tant renommée Vierge, celle qui répondit au salut de saint Bernard, qui fut vraiment Notre-Dame de la Paix, dont le culte rayonna sur Wavre et Saint-Nicolas (Bourse), à Bruxelles, et qui, détruite par les gueux du XVI^e siècle, fournit par ses débris même matière à l'édification de plusieurs statues.

Ne faut-il pas joindre à ces Madones *Notre-Dame des Patrons de la Peste*, saints auxiliaires, trésor de la confrérie du même vocable, érigée en 1521 en la paroisse Sainte-Anne?

Le XVII^e siècle se paraît dans ce cortège d'un si captivant intérêt de maintes Vierges que le ciseau des artistes a moins mises en valeur que la piété des fidèles et, sur chacune desquelles, il

y aurait à glaner des détails curieux: *Notre-Dame de Foy*, taillée dans l'arbre où fut trouvé l'original, à Foy, près Dinant, conservée à Sainte-Walburge, l'ancienne église des Jésuites qui popularisèrent ce culte en Belgique; *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, propriété des Pères Capucins; *Notre-Dame de l'Esclavage volontaire*, « *Gewillige Slaveney* », confrérie, établie maintenant à Sainte-Madeleine, qui remonte à 1634, postérieure à celle de l'Esclavage volontaire des Ermites de Saint-Augustin de Bruxelles, qui est de 1620, type de dévotion très répandu que Grignon de Morfort n'a pas inventé mais imprégné de ses principes; *Notre Dame van der Thuyser*, de 1601, appartenant à Sainte-Walburge; *Notre-Dame de la Merci*, de 1642, fief de l'église Saint-Gilles; *Notre-Dame de Consolation* et *Notre-Dame de la Bonne-Mort*, joyaux de l'église Notre-Dame; enfin, pensons-nous, *Notre-Dame du Mont-Carmel*, cette célèbre statuette miraculeuse qu'une religieuse de l'illustre famille Spinola apporta d'Espagne en 1607.

Nous n'avons pas relevé, dans cette énumération deux autres Madones très honorées, *Notre-Dame de Vyve-Capelle*, que portaient les Bénédictins de Steenbrugge et *Notre-Dame du Scapulaire*, des Pères Carmes, dont nous ignorons l'époque.

Chaque statue était environnée d'un groupe paroissial ou religieux, qui animait et diversifiait le cortège et c'était joyeuse édification de voir la foule reconnaître et saluer au passage ces témoins d'un grand passé vers lesquels n'ont cessé de monter les vœux populaires.

Toutes les Madones se groupèrent autour de la *Vierge à l'Écritoire*, sur laquelle l'Évêque fit descendre la bénédiction liturgique, en présence de toutes les autorités, avant qu'elle fût intronisée en sa baie, aux accents majestueux du bourdon.

Et la fête ne s'acheva pas sans illumination, concert de carillon, chants traditionnels. Ce fut la glorification de la Reine de la cité par l'histoire évocatrice des siècles écoulés, par les hommages réunis de l'Église, du Pouvoir civil et du Peuple chrétien, par le concours de l'art et de la piété, par toutes les voix du passé et du présent qui le continue.

* * *

Et de là naquit l'idée de cette Exposition mariale, qui rassemble dans la salle des fêtes des Halles, plusieurs centaines d'images plastiques et picturales de la Vierge, fournies par les institutions ou les collections privées.

Je ne la décrirai pas ici. Mais un Brugeois, frère d'un artiste musicien, artiste lui-même par la plume qu'il a trempée dans l'encrier de Notre-Dame « van den Inkepot », a écrit, sur les « Onze Vrouwtjes » du « Toosteling » marial, une page délicieuse dans la *Patrie*, du 17 juillet. J'en veux donner une idée.

Il vit en songe s'animer tout ce peuple de statues, les Madones déposer en souriant leurs Bambini et, tandis que ceux-ci prenaient leurs joyeux ébats, il entendit, parmi des rires cristallins, les Vierges entrer en conversation. Les gothiques anguleuses avaient peine à reconnaître les matrones fastueuses de la Renaissance et les élégantes du XVIII^e siècle. Elles se racontaient leurs origines, et expliquaient par là leurs attitudes, l'une avait orné la proue d'un navire et les vagues déferlaient sur sa robe, une autre avait été longtemps encluse au cœur d'un chêne. La Madone de la Poterie avait vu bâtir la ville et les chevaliers bardés de fer s'incliner devant elle, d'autres aussi se vantaient d'avoir connu les communiens, d'avoir échappé aux iconoclastes et l'antique, qui avait échappé, elle, aux restaurateurs, s'émerveillait, avec un brin d'ironie, du coloriage violent des maquillées.

Les Flamandes écarquillaient les yeux devant la robe somptueuse d'une Espagnole, mais se redressaient avec fierté sous leur lourd diadème et dans la splendeur de leur manteau de dentelles.

Une Vierge noire piquait la curiosité, elle la satisfait en disant qu'elle voulait montrer l'amour de Marie pour toutes les races. « Les visites ne s'arrêtaient pas; grandes et petites, riches et pauvres, anciennes et modernes, se racontaient leurs existences brillantes, tragiques ou paisibles, mais toujours pitoyables aux humains. Et les petits Jésus folâtraient de tous côtés avec des rires et des cris de joie. »

Et voici que toutes les Madones, dans un ravissant cantique rythmé par le carillon, lancèrent vers la Reine des cieux les vocables que la piété populaire leur avait décernés. Ce fut un splendide *Magnificat* que la « Triomphe Klok », jadis baptisée sous le nom de « Maria », accompagna de son tonnerre. A ce coup, le songeur se réveilla.

Vive Bruges! Cité de rêve, ville de beauté et d'art, ville de foi et d'amour! Marie l'a donnée au Christ-Roi. Elle est à Lui, sa ville-lige, à jamais sur elle Il règnera.

Depuis deux mois, elle a fait des gestes qui ne peuvent manquer d'attirer sur toute la Belgique, dans cette crise redoutable, la protection du Ciel.

J. SCHYRGENS.

FRANCE

Les pleins pouvoirs belges, les monopoles et les clauses en valeur-or

Du Marquis de Roux, dans l'Action française :

Le vote autant dire unanime, des pleins pouvoirs par le Parlement belge, inspire, au *Journal*, ce commentaire :

« Le 15 juillet 1926, comme le 31 juillet 1914, le roi Albert prend la barre.

» Dictature souveraine. Quelles conséquences?

» Si les pleins pouvoirs étaient accordés à un président du Conseil, ils seraient fragiles comme ce président du Conseil lui-même. Que d'événements peuvent ébranler un chef de gouvernement, si solide soit-il, au milieu des sacrifices et des souffrances d'une restauration. Il y aura des plaintes, Il y aura des divisions. Un président du Conseil peut céder. Le chef d'Etat couronné plane au-dessus de la tempête. »

Les Chambres belges n'ont d'ailleurs pas négligé d'inscrire dans le texte même du projet les mesures que le gouvernement royal aura le pouvoir de prendre directement.

Les onze points de la loi belge, par leurs précisions, correspondent à l'énumération limitative que la commission des Finances propose à la Chambre, plutôt qu'au texte d'une impériale brièvement que le rédacteur du Rubicon réclame.

M. Caillaux demandait quatre mois et dix jours, car son projet ne pouvait avec les meilleures chances être promulgué avant le 20 juillet et la période dictatoriale courrait jusqu'au 30 novembre.

La loi belge prévoit un semestre de pleins pouvoirs.

C'est en cela d'ailleurs que, bien que délégués à la Couronne, les pleins pouvoirs de nos voisins ne méritent pas tout à fait le nom de royaux et ne réalisent pas tout le bienfait de la monarchie.

En matière si délicate, il faut avoir le droit, sous peine d'être paralysé, de se tromper et d'avoir le temps de reconnaître et de réparer sa première erreur.

Un semestre ne suffit guère à l'expérience et, s'il nous plaît de citer le langage plein d'enseignement du *Journal*, il nous déplorait, si nous étions belges, de voir découvrir la Couronne sans qu'il fût accordé à celle-ci le bénéfice de la durée dans des conditions qui répondent à l'immense responsabilité qu'elle assume.

Il serait fort instructif, d'autre part, de comparer les onze points des pleins pouvoirs belges aux textes que la Chambre a débattu hier et l'autre nuit, mais ce serait un détail infini pour tenir compte des différences de situation.

Négligeant ce détail, on ne peut qu'être frappé de deux ordres de dispositions prises de l'autre côté de la frontière et dont l'absence se fait remarquer dans les projets français : « Procéder à des aliénations de biens domaniaux », dit le paragraphe 7 de la loi belge, et les commentaires autorisés ont expliqué qu'il s'agissait d'une véritable amodiation des monopoles; des actions privilégiées de la société des chemins de fer seraient avant peu de jours offertes aux porteurs de bons à court terme, et les téléphones et télégraphes seraient mis en société au capital de 1,800 millions dans des conditions analogues à ce qui est projeté pour les chemins de fer.

Les socialistes belges, pressés par l'évidence, ont souscrit à cette désétatisation. La transformation des monopoles d'Etat en entreprises intéressées à faire des bénéfices est amorcée à Bruxelles.

Cela seul met un abîme entre ce qui est commencé dans le royaume d'Albert 1^{er} et les textes qui s'affrontent au Palais-Bourbon, mais qui sont tous d'accord pour passer sous silence l'aliénation des monopoles.

Les 5^e et 6^e paragraphes consacrent une autre innovation de grande portée : « Reconnaître la validité des stipulations sur la base de l'or dans tous les actes publics ou privés;

» Prescrire toutes règles propres à rétablir la fixité des évaluations portées aux inventaires et bilans. »

C'est exactement ce qui a toujours été réclamé ici et dont la Ligue de la monnaie saine a fait l'objet propre de son action : « Répandre la pratique de la comptabilité or; faire reconnaître la validité des conventions en valeur or ».

Ce n'est pas que cette liberté de conventions supprime tous les inconvénients de l'instabilité monétaire et n'ait pas elle-même ses risques.

Tous ceux qui ont étudié le problème souscriront aux remarques de M. Albert Buisson, président de chambre au tribunal de commerce de la Seine, dans le rapport qu'il présentait à la conférence générale des Tribunaux de commerce pour 1926 :

« Si toutes les transactions, d'un seul mouvement d'ensemble, se traitaient avec une clause de sauvegarde uniforme, la vie économique ne subirait aucun trouble et l'équilibre entre les divers valeurs des biens ou des services ne se modifierait pas. Mais ce mouvement unanime est irréalisable. En pratique, les uns inséreront dans leurs conventions des clauses-or ou des clauses à échelles mobiles, les autres s'en abstiendront; le résultat, c'est que tel industriel ou commerçant, qui sera débiteur de monnaie stable, mais n'aura pas pu s'assurer les recettes de même nature et ne sera pas, par ailleurs, créancier de monnaie stable, ne saura pas comment faire face à ses engagements. »

Mais, ce fait vrai ne légitime en rien les projets de loi comme celui qu'avait imaginé M. de Lasteyrie ou la jurisprudence qui tend à s'opposer à l'insertion dans les contrats de clauses de sauvegarde contre l'instabilité monétaire.

Si ces lois et cette jurisprudence avaient le pouvoir d'atteindre leur but, de compléter le cours forcé par une taxation indirecte mais efficace de tous les prix intérieurs, on pourrait soutenir que leur injustice trouverait quelque excuse dans un avantage d'ordre public.

Mais la loi réelle ou supposée par les tribunaux n'a pas une telle puissance. La nature des choses prend sa revanche contre la règle antiphysique qu'on essaie de lui imposer.

Les contrats à terme sont déclarés illégaux s'ils renforcent la clause de sauvegarde et ils sont ruineux s'ils ne la comportent pas. On ne traitera plus qu'au comptant.

La monnaie nationale étant avariée, l'usage d'une monnaie saine, monnaie de compte ou monnaie étrangère, est interdite : au prix de complications infinies, on ne traitera plus en monnaie, on traitera en nature, ce que nul loi ne peut interdire.

Bien mieux, les contrats en monnaie saine sont reconnus valables dans les rapports internationaux. A partir de ce moment, l'interdiction de la monnaie saine dans les contrats intérieurs devient proprement intenable.

Le tribunal de commerce de la Seine l'a proclamé dans son jugement du 24 février 1926 : des linotypes américaines auraient, incontestablement, pu être vendues par des Américains à des Français en dollars. On demandait au tribunal de commerce de dire qu'une société commerciale française, obligée de payer ses linotypes en monnaie saine à ses vendeurs américains ne pouvait les revendre qu'un prix fixé à l'avance de francs-papier à ses acheteurs français.

Si le vendeur n'avait été que commissionnaire du fabricant yankee, il aurait participé au privilège de celui-ci!

Le tribunal de commerce de la Seine a écarté cette conséquence absurde : ou la cour de Paris la proclamera ou tout le système officieux sera ruiné.

Enfin, quand la dépréciation s'accroît, toutes les défenses législatives et judiciaires n'empêchent pas de contracter en monnaie stable, seulement les honnêtes gens exécutent leurs contrats; les autres invoquent un faux ordre public au secours de leur improbité.

La loi ne peut changer la nature des choses. A lutter contre elle, elle crée un trouble moral et social profond : le mieux est donc qu'elle la reconnaisse de bonne grâce.

POLOGNE

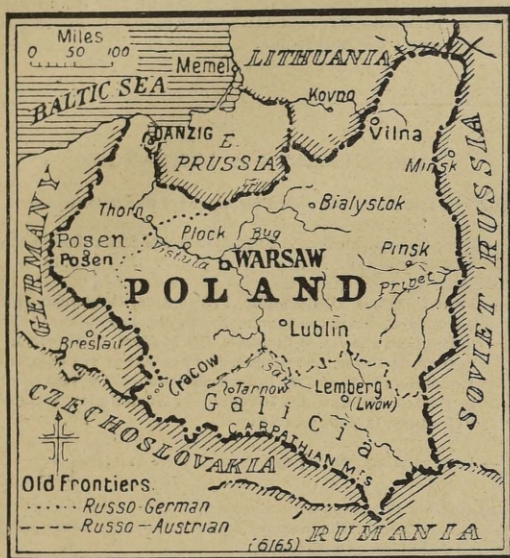
La situation (1)

La Diète ne représente plus le peuple et, si le parlementarisme doit continuer à exister en Pologne, de nouvelles élections sont nécessaires.

Il est vraisemblable qu'à ces élections, la question des minorités nationales va jouer un rôle de grande importance. Quoiqu'en disent d'habitude les Polonais, elles sont loin d'être partout soumises à leur sort.

Allemands et Blancs-Russiens gagneront vraisemblablement du terrain, surtout ces derniers. L'agitation blanche-russienne dans le Nord vise à détacher de la Pologne la bande de territoire (comprenant Wilna) qui sépare la Lithuanie de la Russie. L'agitation blanche-russienne est aussi liée au problème de la réforme agraire.

L'attitude des minorités ruthènes de Galicie orientale (3 millions; 4, y compris la Volhynie) présente le plus d'intérêt immédiat. Les Ruthènes qui sont apparentés aux Ukrainiens se sont abstenus de voter aux dernières élections parce qu'ils refusaient aux Polonais le droit d'administrer la Galicie orientale. Ils viennent de décider de prendre part aux élections automnales et peuvent compter, de par le système de représentation proportionnelle, sur une trentaine de sièges.



Leur politique est de caractère négatif et anti-polonais. Du point de vue positif, elle est plutôt panukrainienne et vise à faire de toutes les populations ukrainiennes habitant la Russie, comme la Pologne, un Etat indépendant. La majorité appartient à la classe paysanne; ces paysans sont très arriérés et, laissés à eux-mêmes, s'occuperaient fort peu de politique. Du point de vue confessionnel, ce sont des catholiques de rite oriental et leurs prêtres sont autorisés à se marier.

La vigueur du mouvement ruthène lui vient de l'*intelligentsia*, qui n'est, il faut le dire, ni très nombreuse, ni très intelligente; ceux qui en font partie méritent d'être traités de semi-intellectuels. Le clergé a beaucoup d'influence et ce sont les prêtres qui disent aux paysans, dans les églises, comment ceux-ci doivent voter, et sont obéis. La faiblesse des Ruthènes vient de leur émiettement politique. La question agraire n'existe pas parmi eux, ils ne connaissent rien de cette « pénurie des terres » qui se rencontre en Pologne proprement dite.

Il est douteux qu'ils possèdent assez d'hommes instruits, même pour occuper, le cas échéant, les postes inférieurs d'une administration autonome locale.

Chaque famille de prêtre marié est un centre d'agitation ruthène. Comme c'est d'habitude le cas dans tous les pays arriérés, le clergé se recrute dans la classe paysanne; mais les fils de prêtres ne retournent pas au village et viennent grossir les rangs de l'*intelligentsia*. L'Etat polonais aimerait

voir le célibat du clergé rendu obligatoire; et sans discuter ce problème du point de vue abstrait, il est certain que cette mesure tendrait à réduire l'agitation ruthène, laquelle, autant que le correspondant a pu s'en rendre compte, est de nature précise quant à l'avenir immédiat seulement et très vague pour ce qui est des grandes lignes de l'évolution politique.

De l'abstention ruthène aux dernières élections à la Diète ce sont les Juifs, qui ont bénéficié, se partageant, avec les partis polonais, les trente sièges qui autrement auraient échu aux Ruthènes.

Les problèmes des minorités juives diffèrent de tous les autres, parce que (le sionisme mis à part), les Juifs n'ont aucune aspiration territoriale préjudiciable à l'Etat polonais, à l'encontre des Allemands de Posnanie et de Haute-Silésie, des Blancs-Russiens et des Ruthènes.

Presque tous commerçants ou banquiers, les Juifs de Pologne se partagent en deux groupes: les Sionistes et les « assimilationnistes »: ces derniers ont, du reste, peut-on dire, perdu la partie.

Lors des dernières élections, les Ruthènes avaient sommé les Juifs de s'abstenir, allant jusqu'à les menacer d'un pogrome. Les sionistes ont quand même préféré voter bien que très divisés entre eux.

Les Juifs de Pologne se déclarent mécontents sur bien des points: ils estiment que le traité relatif aux minorités est violé, que les subventions scolaires ne leur sont pas payées, que la politique commerciale polonaise vise à leur porter préjudice, que les firmes juives sont lésées là où il s'agit de contrats passés avec l'Etat.

Leurs intérêts étant différents de ceux des autres minorités, les Juifs ont refusé de faire partie au Sejm (Diète) du bloc des minorités, et ont dernièrement voté pour Pilsudski, puis pour Moscicki, alors que les autres députés minoritaires mettaient dans l'urne des bulletins blancs. Ils l'ont fait parce qu'ils voyaient dans cette élection un pas vers cette sécurité à l'intérieur qui est pour le commerce une nécessité absolue. Ils regardent l'épisode Pilsudski comme un orage qui a purifié une atmosphère où les Juifs étouffaient. Cette accalmie provisoire n'a-t-elle pas été achetée trop cher par tant de sang versé? A cette question, il est difficile de répondre.

ETATS-UNIS

En Floride

On lit dans le Manchester Guardian :

Des nouvelles arrivent de Floride qui sont aussi sérieuses qu'inattendues. La spéculation autour de la hausse des terrains est en train de se terminer par un désastre. Elle a eu un caractère d'extravagance inouï, même pour les Etats-Unis. Si on compare à ce boom floridien — il a eu une durée de deux ans — tous les autres booms modernes, ceux-ci paraîtront absolument insignifiants. Pendant quelque temps, tout semblait favoriser les promoteurs de l'entreprise. Celle-ci portait sur presque toutes les parties de l'Etat, et ce qu'il y a de plus surprenant peut-être, c'est la rapidité avec laquelle certains districts de l'intérieur qui ne semblaient offrir aucune perspective alléchante furent, eux aussi, englobés dans la spéculation.

Celle-ci a toutefois porté en première ligne sur la zone côtière, s'étendant — sur la côte Est de la presqu'île — à une distance de cent cinquante kilomètres au Sud de la « Plage des Palmes » — Palm Beach. — Pays admirable qui, certainement, du point de vue climatique et atmosphérique, mérite tout le bien qui en a été dit par les *realtors*. C'est là que ces spéculateurs ont fait le plus de mal. C'est là qu'ont afflué les foules, en automobile, en chemin de fer, en bateau à vapeur, mues par le désir de muer la lumière dorée du soleil floridien en monnaies d'or tangibles.

On achetait, on vendait; des fortunes énormes étaient édifiées avec rien. Mais, dès l'automne de 1925, la chance commençait à tourner. A mesure que l'hiver avançait, il devenait évident que des milliers de gens, qui avaient fait un premier versement pour entrer en possession de leurs terrains étaient incapables d'en faire un second. On annonce, aujourd'hui, la débacle du *Floriana Club*: elle semble en présager bien d'autres qui, avant le commencement de la saison d'hiver, auront parsémé de ruines cette côte admirable. Miami, naguère simple bain de mer à la mode, était en train de devenir un centre commercial important au milieu d'une fièvre de spéculation sans exemple. Rien ne

* Cf. *Revue catholique des idées et des faits* du 16 juillet 1926.

saurait donner, en Europe, une idée des dimensions qu'y avait atteintes la publicité. Aujourd'hui, c'est la débacle du boom, c'est la misère pour combien de joueurs et de dupes! D'autre part, on ne saurait nier que les maux engendrés par la spéculation ne soient contrebalancés pour la Floride par des avantages d'un caractère permanent. Les événements extraordinaires de ces dernières années ont doté cet Etat de superbes travaux publics, dont l'érection aurait exigé autrement quatre ou cinq lustres. Des espaces marécageux ont été desséchés, la côte transformée, la Floride pourvue d'un réseau de routes et de ponts, qui suscite l'envie des Etats voisins. Le *realtor*, le spéculateur en terrains, pour être un fléau n'en a pas moins été cause d'un bien durable et qui lui survivra.

INDEX

Le parlement hindou

Une correspondante du *Manchester Guardian* à Delhi y décrit ses impressions d'une séance de l'assemblée législative, ce pendant Hindou de la Chambre anglaise des Communes.

On obtient facilement des billets d'entrée pour la galerie des dames, car le beau sexe ne semble éprouver pour la politique, dans la capitale de l'empire des Indes, qu'un intérêt restreint.

Du point de vue purement « matériel », l'assemblée législative de Delhi est infiniment supérieure à la Chambre des Communes. Beaucoup d'air, de lumière et d'espace; les galeries pour le public sont confortables et commodes; chaque membre de l'Assemblée est pourvu d'un siège: On n'y voit donc pas les bousculades qui se passent parfois à Westminster.

D'autre part, peu de formalisme quant à l'ouverture de la journée parlementaire. Ni procession, ni port de la massue. Un fonctionnaire hindou, en uniforme, assis derrière la place réservée au président, se lève au moment où onze heures sonnent à la pendule et dit: *Gentleman, the honourable President*, sur quoi tout le monde se lève aussi, et le président sort d'une porte se trouvant juste derrière son fauteuil. Il salue, s'assied, tout le monde en fait de même, et la séance commence. Il n'y a pas de prières: Du reste, celles-ci seraient impossibles dans une assemblée composée de représentants de tant de religions différentes.

Le président porte une robe noire et une perruque. Il est membre du parti swarajiste: On entrevoit donc son *shaddar* (vêtement de coton tissé à domicile) sous sa robe. Il a une apparence fort distinguée. Il est assis face à la pendule; à sa droite, sont les sièges du parti gouvernemental; à sa gauche ceux de l'opposition.

Comme la *Ladies' Gallery* se trouve juste au-dessus des premiers, les dames s'y trouvant peuvent contempler les sièges réservés à l'opposition à leur aise. Contre son attente, la correspondante du *Manchester Guardian* n'y vit que peu de *Khaddar*. Un swarajiste qui en était revêtu l'impressionna particulièrement: sa grande figure massive était revêtue d'un *khaddar* étincelant du cou aux genoux; ses jambes étaient nues; il avait les pieds chaussés de sandales. Une espèce de toge était jetée sur ses puissantes épaules, ce qui complétait encore sa ressemblance avec un ancien Romain. N'était le bonnet à la Gandhi, fort peu esthétique, qu'il avait sur la tête, il eût fait un splendide Marc Antoine.

Mais les jeunes swarajistes ne veulent plus qu'on réglemente leur costume et se permettent d'étranges libertés. M^{me} X... en vit un qui était bien revêtu d'un *khaddar*, mais les bas de soie blanche qu'il avait sur les jambes étaient d'une origine indubitablement parisienne, et ses pieds étaient chaussés d'élégants souliers de Suède. Beaucoup de ses collègues avaient renoncé au *khaddar* entièrement. Un gentleman avait la tête couverte d'un splendide turban rose et se drapait dans un *dhoti* de même couleur. D'autres étaient vêtus de mauve, de brun ou de bleu. Certains étaient habillés à l'européenne et avaient la tête nue, d'autres avaient pour couvre-chef des turbans, des fez ou des casquettes plates. Un gentleman portait un magnifique costume en peluche tout brodé d'or. En somme, un spectacle bien plus curieux et d'apparence beaucoup plus variée qu'à la Chambre des Communes. Les membres européens en jaquette ou en redingote, faisaient un effet plutôt terne en comparaison. Ils étaient du reste en forte minorité, en comptant les fonctionnaires et les non-fonctionnaires: si forte est aujourd'hui la proportion de l'élément hindou dans l'administration.

En ce qui concerne les orateurs, ceux qui parlaient au nom du gouver-

nement se contentaient d'exposer succinctement la question, mais deux jeunes swarajistes firent preuve de beaucoup d'éloquence. Ils avaient, cela était évident, appris tous les trucs oratoires. Le gentleman en bas de soie prononça un discours vibrant. Drapé dans son manteau, il se lança, à l'adresse du gouvernement, dans une diatribe véhémement. Son anglais était parfait, sa voix douce et mélodieuse (il a été élevé à Oxford). Un livre bleu en main, il cita des exemples de la perfidie gouvernementale et en manière de conclusion, jeta violemment le volume par terre. Ce qui fit grand effet et permit de ne pas remarquer que le *blue book* était vieux de onze ans et que les citations que l'orateur avait mêlées à son discours n'avaient rien à voir avec le gouvernement actuel.

Le personnage revêtu de peluche brodée d'or y alla aussi d'un discours. N'était le fait que, d'après le règlement de l'Assemblée, il ne peut être parlé, à la tribune parlementaire qu'en anglais, l'anglais étant la seule langue qui est comprise aux Indes dans toutes les parties du pays. M^{me} X... aurait pensé que ce potentat parlait une langue étrangère. Il lut un manuscrit dont pas un mot ne pouvait être compris. L'explication? Celle-ci: le personnage vota pour le gouvernement, mais lorsque son discours fut publié, on constata qu'il avait été violemment antigouvernemental. Le porteur du vêtement de peluche brodée raisonnait, paraît-il, ainsi: en le lisant ceux qui m'ont élu se diront que j'ai voté contre le gouvernement; d'autre part, les partisans de celui-ci, en me voyant voter avec eux, penseront que mon discours inintelligible était en faveur de l'administration britannique. Telle est au moins l'explication donnée de l'incident à M^{me} X...: à la supposer exacte, la tentative du potentat en question de concilier l'inconciliable, devient décidément très intéressante!

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit:

- | | |
|--|--------|
| I. — Pour le Congo belge, le Grand-Duché de Luxembourg, l'Allemagne occupée | fr. 30 |
| II. — Pour l'Algérie, l'Allemagne, l'Argentine, l'Autriche, la Bulgarie, le Canada, l'Esthonie, l'Éthiopie, la France, la Grèce la Hongrie, l'Italie, la Lettonie, l'Île Madère, le Maroc, le Paraguay, la Perse, la Pologne, le Portugal et ses colonies, la Roumanie, la Sarre, la Tchéco-Slovaquie, l'Île Terre-Neuve, la Tunisie, l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes, l'Uruguay, la Yougoslavie | fr 35 |
| III. — Pour tous les autres pays | fr. 45 |

Par suite des difficultés d'encaissement à l'étranger il n'est donné suite aux demandes d'abonnement et aux renouvellements qu'après réception du paiement anticipatif.

Tout service de la revue est donc suspendu d'office à l'échéance de l'abonnement si le versement anticipatif n'est pas parvenu à l'administration.

Nous recommandons à nos abonnés d'effectuer les paiements par mandat postal international.

Catholiques Belges

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique des idées et des faits

Imp. A. LESIGNE, 27, rue de la Charité, Bruxelles.